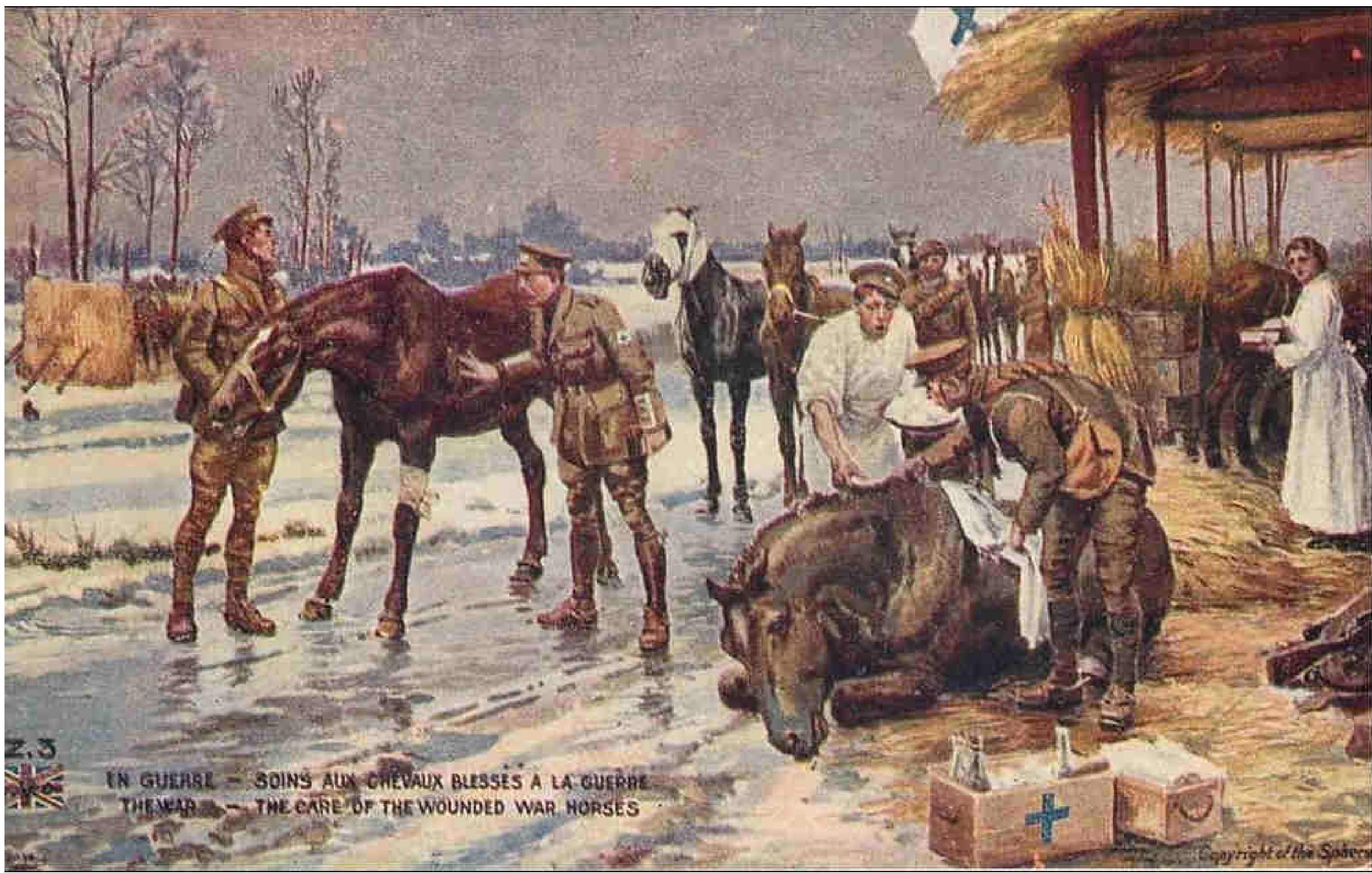
1914-1918
Bêtes de guerre

Le rôle des animaux dans la grande guerre.









Parmi les horreurs de la Première Guerre mondiale, on oublie souvent de mentionner qu'elle fut la plus grande dévoreuse d'animaux de toute l'histoire. Elle montre bien l'infinie barbarie qui caractérise les hommes en temps de guerre. De prime abord, on se dit qu'à l'ère des tanks, trains et mitrailleuses, les animaux allaient souffler un peu. Rien de plus faux! Pour eux la Première guerre mondiale détient en réalité le triste record d'être la plus mortifère de l'histoire de l'humanité. Malgré tous les progrès industriels, techniques et scientifiques, des millions de chevaux, ânes, chiens, cochons, bovidés, coqs, pigeons et animaux de toutes sortes périrent à côté des soldats.

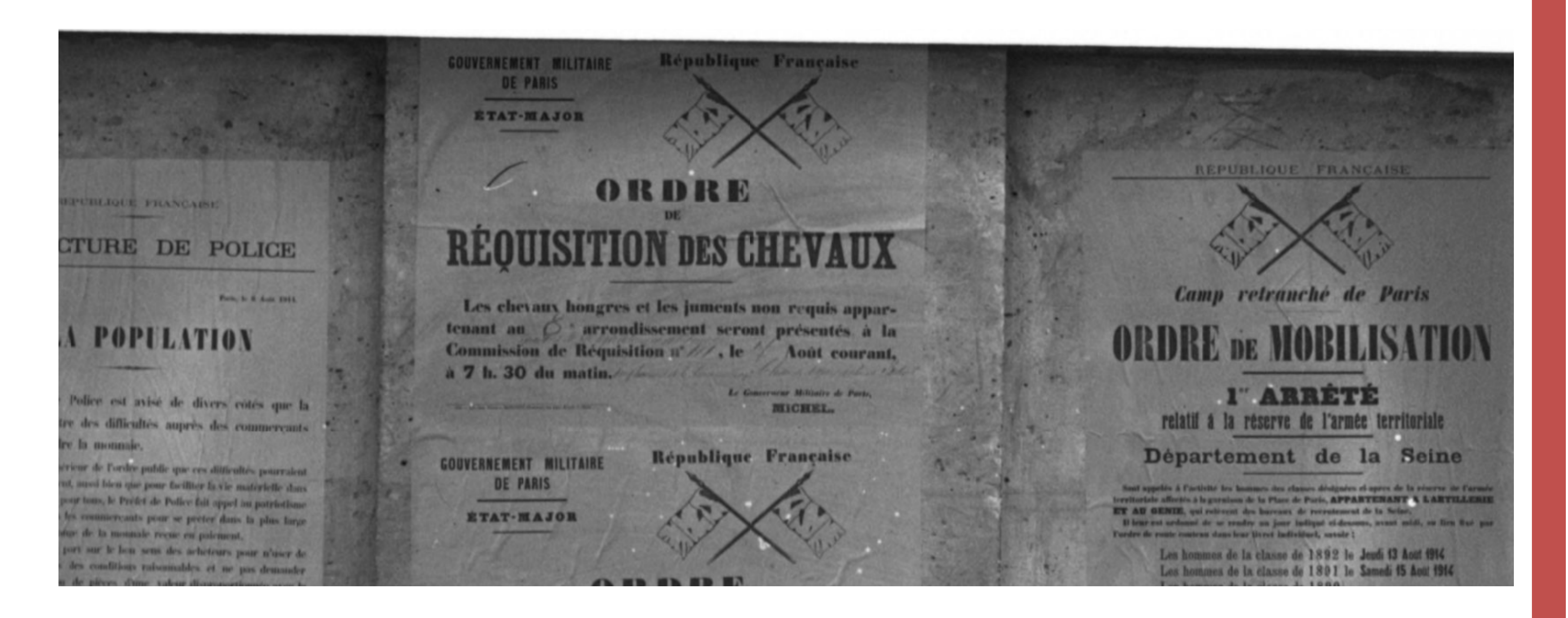
LA MOBILISATION DES ANIMAUX.

Les animaux sont les héros oubliés de la grande guerre. Héros de l'ombre, ils ont pourtant joué un rôle important au cours de la première guerre mondiale.

Ils participèrent directement à l'effort de guerre, comme nourriture du soldat évidemment, et aussi comme combattants, sauveteurs, soutien logistique. L'usage des animaux témoigne de l'évolution des techniques de guerre pendant cette Première guerre mondiale, en particulier celui du cheval qui se voit remplacé par la machine. Envoyés au front lors des attaques, ils ont été utilisés comme moyens de traction et de communication faisant partie intégrante de la stratégie militaire. Compagnons fidèles, certains de ces animaux deviennent des mascottes partageant le quotidien des soldats leur permettant de s'évader, pour un temps, des horreurs de cette guerre où la brutalité et la mort sont partout. D'abord célébrés par les soldats, au lendemain de la guerre, puis relégués au second plan dans l'Histoire, ces animaux sont presque entièrement tombés dans l'oubli. Eux aussi ont pourtant payé un lourd tribut.

14 millions d'animaux enrôlés dans le conflit.

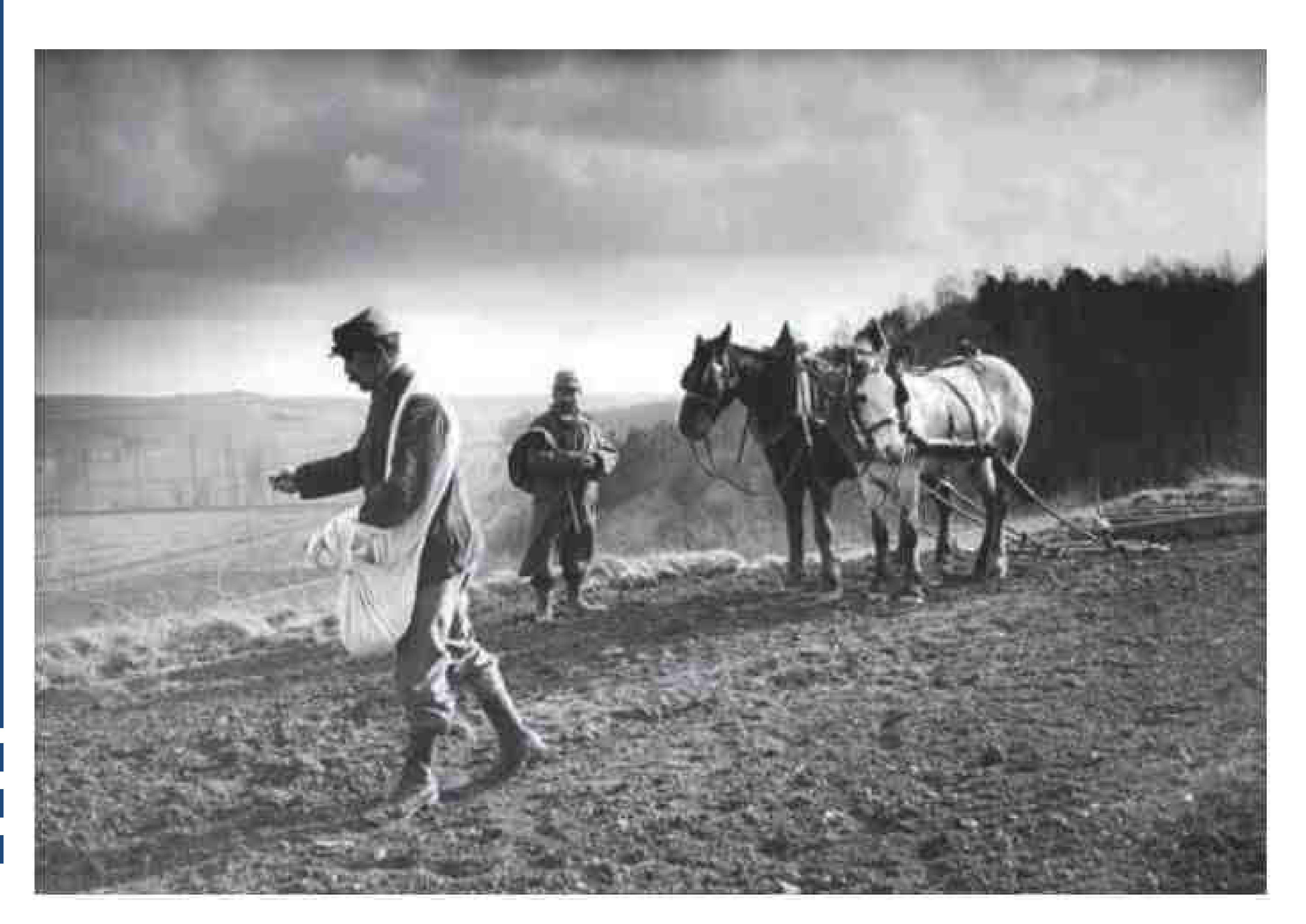
Chevaux, mulets, bœufs, ânes, chiens, pigeons voyageurs… On estime qu'environ 14 millions d'animaux ont participé à la Première Guerre mondiale. En plus du lourd bilan humain (20 millions de morts au cours du conflit), on oublie souvent que **la Grande Guerre a entraîné d'énormes pertes animales**. Mais une autre guerre s'est déroulée dans les tranchées et sur le front: rats, poux, puces, mouches pullulaient et étaient très présents dans le quotidien des combattants et les soldats qu'ils soient français, allemands ou anglais ont du lutter contre cette invasion.



Lors de l'entrée en guerre, il n'y a pas que les hommes qui sont mobilisés, les chevaux le sont également. Dans la longue liste des réquisitions, on trouve aussi celles d'autres animaux, comme les pigeons voyageurs, les ânes ou même les bœufs pour tirer les attelages ! À cela s'ajoutent naturellement celles du fourrage.



LE SORT TERRIBLE DES EQUIDES.

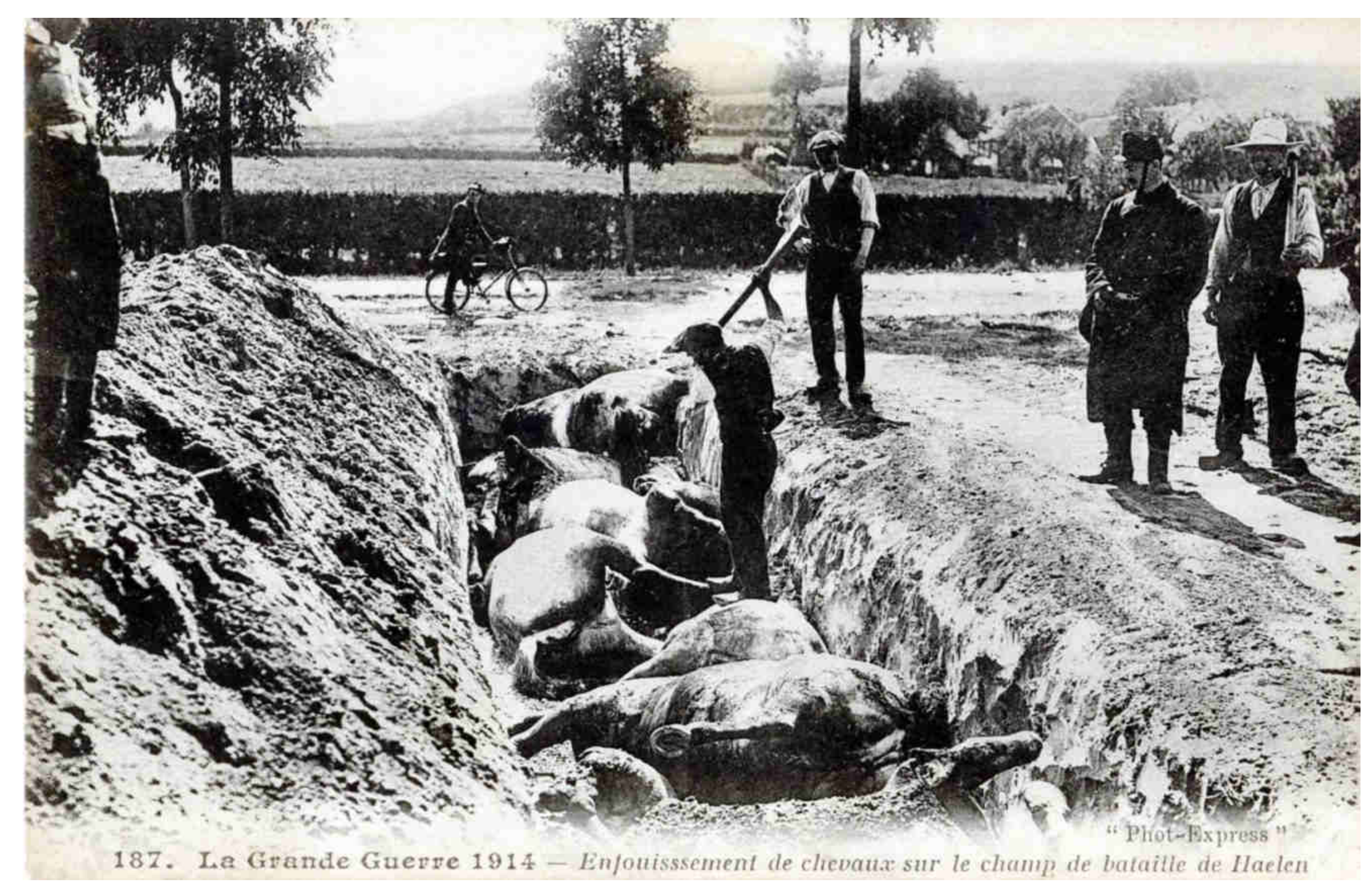


« Les paysans vantaient devant nous leurs qualités, leur docilité. Ils nous faisaient des recommandations (…) puis ils s'éloignaient, le cœur serré, silencieux et n'osant pas se retourner. »

La quantité totale d'animaux réquisitionnés lors de la Première Guerre mondiale est faramineuse avec en premier lieu 11,5 millions d'équidés. Les cavaleries militaires étant loin de pouvoir fournir ces effectifs, les armées française et anglaise, par exemple, réquisitionnent puis achètent outre-Atlantique lorsque les ressources nationales s'épuisent.

Qu'ils tirent ou portent, chevaux de selle et de trait, ânes, mules et mulets sont présents sur tous les fronts, à tous les sens du terme. La séparation d'avec leur propriétaire est souvent difficile. Outre l'attachement, leur utilité est primordiale pour les transports et les travaux des champs en ce début de XXe siècle. Aux animaux pris à leurs propriétaires s'ajoutent ceux livrés à l'errance par la fuite des civils et que l'armée récupère lorsqu'ils sont aptes au service. Arrachés à leur milieu, transportés dans des conditions très précaires, parfois durant des jours dans les soutes insalubres de bateaux lorsqu'ils proviennent du continent américain, souvent abattus à l'arrivée car trop affaiblis, malades ou blessés, ils sont ensuite confrontés au vacarme, aux explosions, aux blessures, aux souffrances des marches forcées pendant les périodes d'offensive. Il n'est pas rare qu'ils effectuent plus de cent kilomètres par jour, portant des charges bien plus lourdes que celles auxquelles ils étaient accoutumés, s'enfonçant jusqu'au poitrail dans des terrains défoncés et boueux, blessés par des harnais non adaptés à leur morphologie. Leur démobilisation ne sera guère plus heureuse : la plupart d'entre eux seront abattus ou vendus à la boucherie, d'autres rejoindront des fronts plus lointains.

Après le début de la guerre des tranchées le nombre de chevaux morts était si élevé que personne ne remarquait plus l'apparition d'un autre cadavre. C'est pourquoi les tireurs d'élite ont commencé à utiliser comme technique de camouflage un faux cheval mort. Il était possible de tirer de l'intérieur, mais aussi de transmettre des renseignements par radio. En matière de développement des armes, les deux camps étaient au même niveau. Les moyens défensifs se sont avérés plus efficaces que la puissance offensive. La réquisition des chevaux aura d'importantes conséquences sur le quotidien des travaux agricoles dès l'été 1914. Moins de bras avec les jeunes hommes valides qui partent, moins de force de travail avec la réquisition des chevaux, c'est toute l'activité agraire qui s'en trouve désorganisée dès le début du conflit, sur tout le territoire.


"Phot-Express"
187. La Grande Guerre 1914 — *Enfouisssement de chevaux sur le champ de bataille de Haelen*





Campagne 1914-1917 Visé Paris n° 65

12. Cheval partagé et projeté par un Obus

P. Réaux, imp.-édit., 2, rue de l'Isly, Paris — Cliché G. E. C.

La Guerre rapproche les Animaux des Hommes



Le poulailler de l'escouade est protégé contre les « marmites » allemandes par des sacs à terre.

Depuis plus de deux ans que la guerre exerce ses ravages sur notre beau sol de France, son action a déterminé, sur certains animaux d'espèces très différentes, qui ont été directement engagés, des observations intéressantes à connaître.

Si quelques-uns de ces animaux nous ont été désagréables et nuisibles, comme les insectes parasitaires, les souris et les rats, d'autres nous ont rendu de très réels services, tels les chevaux, les chiens, les bêtes de somme et même celles de basse-cour.

Plusieurs sont encore utiles à nos poilus par les distractions qu'elles leur apportent dans cette vie de tranchées où les heures sont parfois si longues et toujours si monotones !

L'armée possède une cavalerie très importante : on peut dire sans se tromper que toutes les races de chevaux y sont représentées. Toutes les races de chiens participent aussi à la défense nationale. L'armée a besoin dans son organisation de plusieurs milliers d'individus de l'espèce canine. Ils sont employés aux écoutes dans les postes avancés, dans les ambulances, où ils rendent de magnifiques services. Combien de nos malheureux blessés doivent leur salut au flair, au courage, au dévouement de ces intelligents animaux ! Combien de vies humaines ils ont arrachées à la mort ! Quelle inlassable patience ils mettent à la recherche des blessés, des hommes disparus !

Le chien de guerre a son livret militaire, portant son matricule ; il touche une ration personnelle composée de 650 grammes de viande, 350 grammes de pain, 100 grammes de riz ou de pâte, 300 grammes de légumes frais et 15 grammes environ de sel.

A l'une des visites de M. Poincaré en Alsace, lors de la revue qu'il passa de plusieurs bataillons de chasseurs alpins, en tête du ....e bataillon, aux côtés du commandant se trouvait le chien de guerre *Pyrame*, auxiliaire de sentinelles. Le brave animal fut présenté au Président de la République, qui apprit de la bouche même de son conducteur, le chasseur Court, les

Le jeune renard du « cuistot ».

La pie apprivoisée du chauffeur.





L'alpin et son singe.

services signalés rendus par lui. Le Président de la République fit alors remettre à *Pyrame* une étoile, insigne d'éclaireur : c'est la croix de guerre de nos poilus à quatre pattes.

En général, tous les animaux vivant dans la zone où l'on se bat, se sont accoutumés au va-et-vient, à la circulation, aux bruits de la fusillade, aux explosions, aux éclatements de la mitraille. Le lièvre, poltron en temps de paix, dans la tranquillité et le calme des champs et des bois, maintenant gîte, joue et s'ébat, là où vient d'éclater une bombe.

Les chevreuils sont restés dans leurs taillis, visités par les projectiles; ils semblent moins inquiets que dans nos bois paisibles.

Le sergent mitrailleur Louis Rousseau nous dit, dans le *Bulletin* de la Société nationale d'acclimatation, que les sangliers abondent dans son secteur, ou de jeunes marcassins ont été capturés à la main : nos soldats en font l'élevage. Quant aux renards, ils n'ont pas abandonné leurs terriers, et des renardeaux, enlevés à leurs parents, font l'amusement du personnel d'une ambulance régimentaire établie dans les bois.

M. de la Fuye écrit de son côté qu'aux environs de Reims, les perdreaux, toujours très nombreux, vont coucher entre les tranchées françaises et les tranchées allemandes, au milieu des réseaux de fils de fer barbelés.

Des poules d'eau n'ont pas déserté un petit étang, malgré la pluie de balles semées autour d'elles par des obus fusants.

D'ailleurs, nombreux sont les oiseaux qui, en dépit d'une canonnade qui n'a aucun arrêt, n'ont cessé de fréquenter les bois ou les buissons restés debout aux environs de la ligne de feu.

Dans les régions où, pour raisons stratégiques, ou par suite des bombardements les arbres et les buissons ont disparu, les oiseaux habitués à construire leurs nids à une certaine distance du sol les ont établis sur le sol même; les verdiers et les linots procédèrent ainsi et firent leur ponte printanière comme de coutume.

Malgré les explosions multiples de jour et de nuit, les oiseaux migrateurs : geais, grives, tourterelles, coucous, etc., vivent leur vie habituelle, construisent leurs nids, couvent et s'en vont aux provisions, cherchant la nourriture pour leurs jeunes.

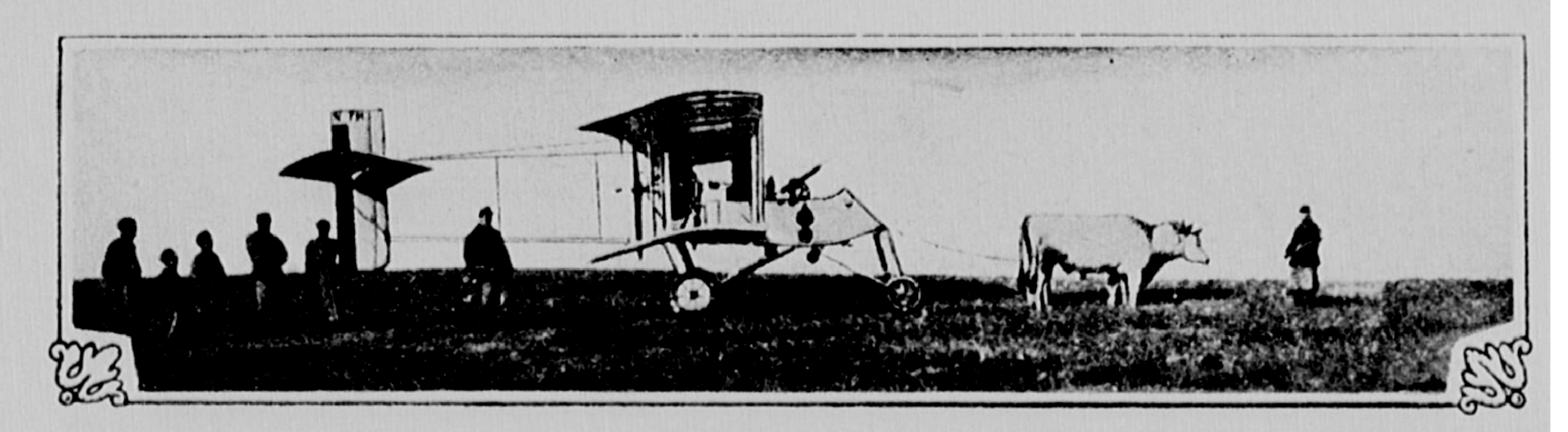
Des couvées s'élèvent sur des affûts de canons disloqués, dans des pans de murailles écroulées, sous des ferrailles abandonnées.

Les grands rapaces diurnes sont quelquefois une cause d'émotion; quand ils planent assez loin, on les prend volontiers pour des aéroplanes ennemis. Les moineaux francs, sous les bombardements les plus énergiques, montrent une quiétude extraordinaire.

On sait que les rats font des tranchées



L'aviateur et son cochon.



Les bœufs servent maintenant au remorquage des aéroplanes à travers les guérets.





Le petit sanglier « Guigui » fait la joie de nos poilus de l'Argonne.

Médor fume sa pipe en regardant partir le régiment pour les tranchées.

La chèvre favorite des « tommies » de Vermelles.

leur demeure; non seulement ils se nourrissent de tous les détritus, mais aussi de tout ce que les poilus n'ont pas mis hors de leurs atteintes; les artifices astucieux qu'ils emploient pour arriver à leurs fins sont inconcevables. Ils dansent des sarabandes nocturnes sur le corps des dormeurs; ils se livrent à des jeux nombreux, et, dans la nuit, les sentinelles entendent des bruits suspects dans les réseaux de fil de fer, comme des sortes de rampements, qu'on ne sait, dans l'obscurité, à quoi attribuer.

Un officier d'artillerie lourde, arrêté quelque temps dans un secteur assez tranquille, a capturé 62 taupes, dont il a fait faire une magnifique fourrure.

Les lézards, les jours de soleil, se voient assez fréquemment sur les talus des tranchées, se chauffant, guettant leurs proies paisiblement, alors que le canon tonne à quelques pas d'eux.

Le sous-lieutenant Jean Lépine, du... d'infanterie, nous disait un jour combien il avait été touché par la mémoire et l'affection réelle d'un chat.

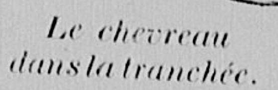
Il était resté de longs mois dans la même tranchée et il y avait recueilli un matou échappé d'une ferme incendiée. Ce chat, il l'avait soigné, nourri, et celui-ci était devenu son compagnon de tous les instants. L'officier dut quitter sa tranchée et ne put emmener l'animal. Trois mois après, le sous-lieutenant, par un jeu du hasard, y revint, et quelle ne fut pas sa surprise en voyant son matou venir au-devant de lui en gambadant joyeusement et lui faire mille caresses.

On sait que nos soldats, aussi les soldats anglais, ont des « mascottes » qu'ils emmènent un peu



partout, de tranchée en tranchée, de cantonnement en cantonnement. Ce n'est pas qu'ils aient une foi absolu en leur efficacité, mais les animaux ou objets qui les représentent sont généralement pour eux des souvenirs du foyer auxquels ils attachent une pensée, un souvenir, une affection, une espérance.

Les Hindous avaient apporté leurs fétiches; beaucoup étaient des animaux vivants: singes, chats, oiseaux, etc.; ils les avaient amenés, avec les plus grands soins, de leur pays lointain, animaux parfois encombrants — dans l'armée anglaise, cela importe peu — mais ils devenaient pour eux de véritables talismans qui devaient les préserver de tout accident à la guerre.


Le chevreau dans la tranchée.

L'oie marche au pas de parade, comme un soldat allemand, pour avoir une friandise.

La biche d'un régiment de chasseurs d'Afrique.

Je veux terminer cette étude sur les animaux qui participent à la guerre, ou qui la subissent, par ces intéressantes observations que m'a envoyées le caporal Marcel Mellerio, en faisant remarquer le sang-froid, la simplicité admirables avec lesquels le jeune fantassin note ses impressions, remarque les faits et gestes des bêtes qu'il observe, au milieu des éclatements d'obus et de grenades. Comme s'il était en villégiature, il étudie la nature dans ses infiniment petits, et il inscrit ses notes sur son carnet de route :

« Entre le 1er et le 5 février, une fouille dans des souches me donne : un silphe noir d'assez petite taille; un *Carabus cantenulatus*; cinq *Carabus auronitens* et deux larves de longicornes. Le tout est renfermé avec un peu de mousse, de terre humide et d'aiguilles de pin (dans la louable intention d'en faire un colis pour mon père) et aussi dans une boîte en fer-blanc, ayant la forme approximative d'un parallélipipède, portant de vagues dessins hollandais en couleurs et qui primitivement avait contenu 100 grammes de cacao. Silphe et larves devaient servir de nourritures aux carabes, mais, deux ou trois jours après, en ouvrant la boîte, je trouve le silphe toujours vivant; les deux larves étaient mortes mais non dévorées.

A ce moment, je dois quitter brusquement le secteur. Après plusieurs jours de marche, par un temps à ne pas mettre un chien dehors, nous arrivons au repos, mais il nous faut en repartir précipitamment et, étant données les circonstances motivant ce départ, je laisse ma boîte dans mon sac et néglige complètement de m'en occuper.

Alors commence pour moi un trimbalage à grande échelle que je vous raconterai plus tard, quand j'aurai des loisirs.

Le 12 mars, au bivouac dans un bois, je vois voler au soleil de nombreuses aphodies à élytres rouges; le 19, sur un côteau broussailleux, s'éparpillent dans l'air de nombreux insectes; dans le trou où nous nous abritons tant bien que mal des obus, se promène sans hâte une grosse femelle de *Timarcha cariaria*.

Entre le 25 et le 30 du même mois, j'aperçois, dans le boyau où j'attends l'ordre d'attaquer, une procession de *Feronia*, en même temps qu'au-dessus de ma tête une énorme femelle de *Bombus terrestris* zigzague en bourdonnant: un joli papillon, le citron, volette de droite et de gauche éperdument.

Le 3 avril, alerte. Je passe d'un bois dans un autre et je m'abrite dans un boyau.

Là, en remettant un peu d'ordre dans mon sac, j'y place deux fossiles, coquillages pétrifiés, que j'avais découverts en première ligne en creusant dans la glaise un abri pour remplacer celui qu'un obus de taille inusitée avait fait écrouler sur ma tête.

La première idée qui me vint, c'est d'ouvrir la boîte de cacao, qui ne devait plus contenir que les cadavres de mes insectes;



mais lorsque j'ouvre la boîte, les cadavres se mettent à gigoter avec énergie et je reste un instant stupide à ce spectacle; mais mon bon cœur s'émeut et me ramène à la réalité. Je décide de mettre fin à cette expérience cruelle, quoique involontaire, et de faire de mes victimes mes commensaux.

Pour réparer mes torts à leur égard, je saisis ma gamelle qui, entre nous, est un prodige de saleté (comme le reste de mon individu), et j'en extrais ma portion de viande bouillie, dont je distrais un morceau que je découpe et sur lequel mes six carabes et mon silphe, tous bien vivant, se jettent avec avidité. L'après-midi, ayant pu me procurer un quart d'eau qui, jusque-là, m'avait manqué, j'en verse quelques gouttes dans la boîte.

Moi qui me plains de la parcimonie du gouvernement dans les repas qu'il me donne, que pourraient dire de moi ces pauvres bêtes captives ?

Je dois vous signaler aussi la rencontre qui m'a absolument enchanté de la larve des *Lina*, que je connaissais bien, mais que je n'avais pas examinée attentivement.

C'est une larve noire et blanche, molle, grasse et poilue. En la taquinant, on l'amène à faire perler au bout de ses poils des gouttelettes d'un liquide blanc et laiteux et d'une odeur agréable. Lorsqu'on lui rend la tranquillité, elle rentre ou réabsorbe ces gouttelettes, comme une bulle de savon d'une paille qu'on retire de sa bouche, lorsque, enfants, nous nous amusions à faire des ballons avec la mousse du savon.

Si, avant leur réabsorption, j'enlevais les gouttelettes, celles-ci ne pouvaient plus se reproduire; il fallait un assez long temps avant que la larve en ait secrété de nouvelles.»

Un autre jeune poilu me signale que, dans les tranchées de Tracy-le-Mont, il a rencontré des taupes, des musaraignes le surmulot (jamais le rat noir), le mulot, le campagnol, le rat des moissons (ou souris-naine), la souris commune et un exemplaire du muscarotin, toute une ménagerie, quoi !

Beaucoup d'abeilles dont les ruchers ont été abandonnés ou détruits, revenues à l'état sauvage, accrochent leurs essaims aux branches d'arbre, dans de vieux troncs au cœur vermoulu, dans les logis inhabités, aux poutrelles branlantes des chaumières.

Les mouches sont devenues légion; la cause principale de leur augmentation provient de ce que l'enfouissement ou l'incinération des immondices ne sont pas toujours faits comme ils le devraient.


Le chien d'un régiment anglais.

Ce brave troupier utilise ses loisirs en se livrant à l'élevage des chouettes.

Le petit chat dans la culasse d'un canon.

La puce n'a pas profité outre mesure de la guerre, mais le pou, aujourd'hui devenu célèbre sur tous les fronts, a pris une grande place — trop grande — dans la vie du poilu.

M. Edmond Perrier (*Bulletin des Armées*, nº 1 de la nouvelle série) fait un éloquent appel aux observations scientifiques sur le front; il pourra se convaincre, en lisant celles du caporal Mellerio, qu'il a été entendu. Sous la mitraille, de jeunes adeptes des sciences naturelles, avec une simplicité admirable, sans appréhension du danger qui les menace, recherchent et recueillent les spécimens intéressants qu'ils peuvent rencontrer ou surprendre; ils inscrivent avec célérité les observations qu'ils font.

En somme, pour tout ce que nous connaissons du comportement des animaux dans la guerre, il semblerait que, malgré les ruines et les dévastations, ils se confient en la nature, la grande créatrice, y apportant, comme dans la paix, l'amour et la vie, plus puissants que la haine et la mort.

ALPHONSE LABITTE
Attaché au Muséum.



NOS TROUPIERS ÉDUQUENT DES ANIMAUX DIVERS

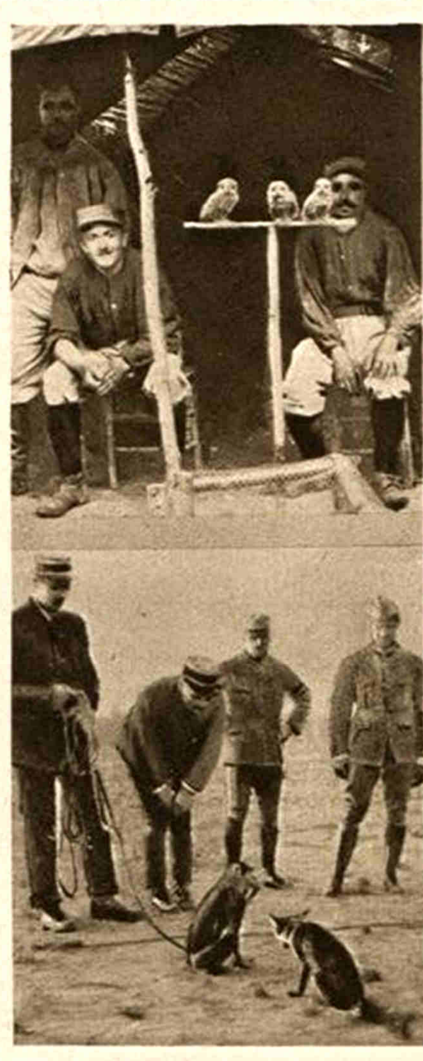










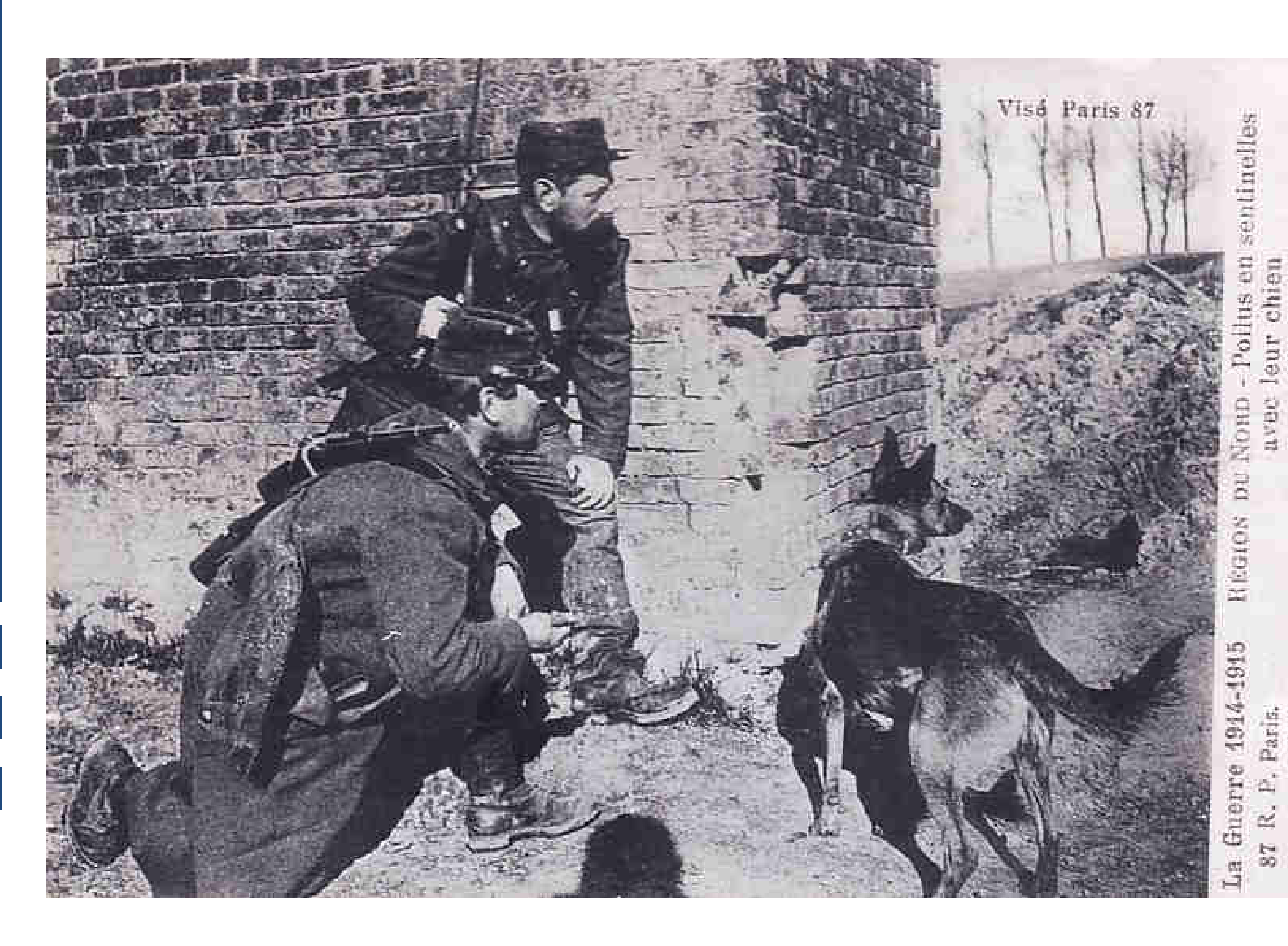
Comme leurs camarades anglais, nos soldats ont les mascottes les plus imprévues

Aux heures de loisirs, les hommes du front s'amusent à dresser des animaux. Ces compagnons sont de races et d'espèces différentes. En voici quelques-uns : Des engoulvents, un renard, le chat d'une batterie de 155, un geai, une pie, un petit goret qui connait très bien son nom, une chienne dans la tranchée devant la Maison du Passeur, un sanglier pacifique, un chat noir porte-veine, le chien savant d'une escadrille, de jeunes hiboux, un bouc blanc, un singe et un renard appartenant à des aviateurs...

Des compagnons pour les poilus. Sur les champs de bataille, hommes et animaux vivent et souffrent ensemble. Les combattants adoptent chien, chat, singe, fouine, sanglier, trouvés ou apportés sur le front. Souvent, un lien affectif particulier se crée. L'animal devient parfois pour le soldat plus qu'un compagnon, un porte-bonheur qui va lui assurer protection et victoire et dont la mort serait de mauvais augure. En prendre soin constitue une façon de se libérer des traumatismes engendrés par la guerre et de continuer à croire en la vie.

LE CHIEN, UN SOLDAT POLYVALENT.

Au début de la Grande Guerre, seuls 250 chiens rejoignent le front du côté de la France. L’armée accuse un retard sur ses ennemis, dont les troupes comptent en leur sein plusieurs milliers de bêtes. En 1915, le ministre de la Guerre Alexandre Millerand crée le Service des chiens de guerre. Des milliers de chiens sont ainsi rassemblés, la plupart provenant des chenils de la fourrière, mais aussi des refuges de la SPA ou de dons de citoyens. Des chiens de l’armée allemande sont également récupérés selon l’avancée du front, et ils sont intégrés à l’armée française après avoir été « rééduqués ». D’autres sont même rapportés du Grand Nord canadien pour servir de chiens de traîneaux dans les montagnes des Vosges (voir L’incroyable destin des « poilus d’Alaska »).







CHACUN DE NOS RÉGIMENTS A SES CHIENS FIDÈLES

Camarades choyés de nos soldats, ils les accompagnent toujours

La mode des "mascottes", si chère à l'armée britannique, a été adoptée depuis longtemps dans nos régiments et nous avons publié des photos de renards, de geais, de hiboux et des animaux les plus divers apprivoisés par nos soldats. Le chien, cet ami de l'homme, reste leur préféré et les braques, les épagneuls, les mâtins recueillis dans les villages détruits, sont aujourd'hui nombreux dans tous les régiments. Certains même, bergers ou papillons allemands, ont été trouvés dans les tranchées conquises.



Chaque chien possède, comme tout soldat, un état civil, un livret militaire, une plaque d’identification et un équipement, et a droit à sa ration alimentaire journalière. Subissant les mêmes conditions de vie et de combat que les poilus, ils sont eux aussi équipés de masques à gaz spécialement confectionnés pour eux. Dans les troupes, ils sont répartis selon leur fonction. On trouve tout d’abord des chiens de garde, chargés de surveiller les zones militaires, comme les camps, les entrepôts et les usines d’armement. Parmi eux, il y a les chiens d’enclos, constamment enfermés à un endroit précis, les chiens de ronde, ou chiens de sentinelles, utilisés dans les prisons, et les patrouilleurs, qui suivent les soldats éclaireurs. Ceux qui sont chargés de transmettre les messages sont appelés chiens de liaison ou chiens estafette. Ils prennent des risques incroyables pour faciliter les communications entre les unités. Les plus costauds deviennent chiens de trait : ils déplacent les canons et tirent les charrettes de nourriture, d’armes, de munitions et d’équipement.

265 Camp de MAILLY — Chien ambulancier. ND. Phot.

On trouve enfin des chiens sanitaires ou ambulanciers, dont le rôle est de retrouver les blessés, enfouis sous les décombres ou la boue, et de les ramener au poste de secours sur des brancards. Grâce à leur flair légendaire, ils sauvent de nombreuses vies. En avril 1917, au Trocadéro, une vingtaine de ces chiens sont cités à l’ordre de leur régiment et reçoivent des mains du président de la République l’insigne de l’éclaireur. Les plus connus d’entre eux, comme Charlot, qui a sauvé plusieurs poilus pris dans les tranchées, sont même représentés sur des cartes postales. Appréciés pour leur tendresse et leur fidélité, certains, notamment les chiens des officiers, deviennent de véritables mascottes dans les tranchées, où ils remontent le moral des troupes, amènent le tabac aux soldats et chassent les nuisibles. Les races les plus utilisées sont les chiens de berger, mais on retrouve également des dogues, des mâtins, des bouviers et des collies.



« Pluton arrive tout droit au corps, il flaire un instant ! Horreur, à ce moment des balles partent de la tranchée ennemie ! … Ils ont vu Pluton et ils tirent sur lui … Le sauveteur, superbe d'indifférence, ne s'émeut pas ; d'un seul coup de dent, il soulève violemment l'homme ; puis, après l'avoir tourné et retourné, il le saisit à l'épaule, et il le traîne, il le traîne et il approche de notre ligne avec son précieux fardeau ! » Les Mémoires d'un chien de guerre, Yves Klotz, 1922.

Septième année. — N° 183. Le Numéro : 25 centimes. Dimanche 27 Mai 1917.

LE MIROIR

PUBLICATION HEBDOMADAIRE, 18, Rue d'Enghien, PARIS

Le MIROIR paie n'importe quel prix les documents photographiques relatifs à la guerre, présentant un intérêt particulier.

LES CHIENS DU FRONT, EUX-MÊMES, PORTENT DES MASQUES CONTRE LES GAZ

L'usage des appareils respiratoires s'étend, sur le front, à tous les animaux. Nous avons déjà montré des chevaux masqués. Voici le chien d'un soldat qui, lui aussi, est protégé efficacement contre les vapeurs délétères.

Le Miroir 27 mai 1917



Le chien le plus connu – et le plus décoré – de la Première Guerre mondiale reste sans aucun doute le sergent Stubby, un bull-terrier amené illégalement en France par un jeune soldat américain en 1917. Envoyé au front, il participe à 4 offensives et 17 batailles, dont celle du Chemin des Dames, et est blessé à la patte par une grenade lors de l'offensive de Seicheprey.



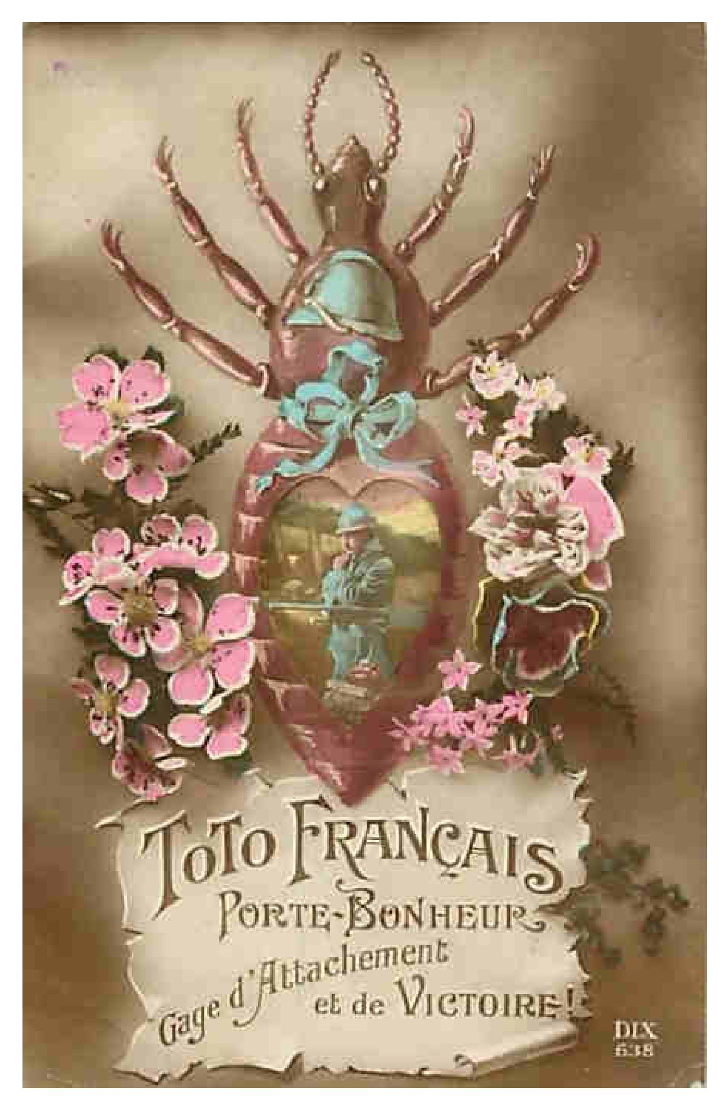


Gazé une première fois, il reconnaît ensuite l'odeur du « moutarde » et prévient son unité à chaque attaque allemande. Il sauve des soldats blessés, distribue le courrier et capture même un espion allemand dans l'Argonne, ce qui lui vaut d'être nommé sergent, alors que son maître n'est que caporal. Il est très apprécié des soldats et des populations locales, et les habitantes de Château-Thierry lui élaborent un uniforme en chamois, sur lequel sont épinglées toutes ses décorations. De retour aux États-Unis, il est reçu par le président Woodrow Wilson et défile dans tout le pays. Mort en 1926, il est naturalisé, et sa dépouille est conservée à la Smithsonian Institution. (Tiré de ***Histoires Insolites de la grande guerre* Julien Arbois**)

EN GUERRE — MITRAILLEUSES BELGES L.V.C

INSECTES ET NUISIBLES.

Bien au fait que les épidémies font plus de dégâts dans les armées que les armes et connaissant désormais les mécanismes de la transmission par les insectes, les états-majors durant la Ière Guerre mondiale font adopter des mesures de désinsectisation et d'hygiène rigoureuse.



Le pou: Pediculus humanus corporis est le nom savant du parasite qui a transformé le séjour des poilus dans les tranchées en un véritable enfer. Les soldats parlent plus volontiers de "Totos" pour désigner ce fléau. Le pullulement parasitaire des premières lignes s'explique par l'accumulation de paille souillée et de détritus de nourriture, l'absence d'eau et la promiscuité des abris. Plus que le pou de tête, qu'un rasage total du crâne suffit à faire disparaître, c'est le pou de corps qui sévit dans les tranchées. Ce dernier vit dans les plis des vêtements et, grâce à la température corporelle constante de l'homme, se reproduit à une vitesse stupéfiante. Proies faciles puisqu'ils ne peuvent sauter, échanger leurs vêtements dans les tranchées les soldats doivent supporter de fortes démangeaisons, des accès de fièvre (« fièvre à poux » appelée aussi « fièvre des tranchées ») et parfois des maladies de peau. Depuis la découverte en 1909, du rôle exclusif du pou dans l'inoculation et la transmission du typhus exanthématique, la crainte des services de santé est celle d'une épidémie. Elle ne se produit pas, sans doute en raison des mesures prophylactiques mises en place dans les cantonnements de l'arrière; stérilisation et étuvage des effets militaires, emploi de substances parasiticides (benzine et anisole) ou diverses fumigations (acide sulfureux). Des procédés médiocrement efficaces que le fameux "système D" des poilus venait parfois compléter: fumée de tabac, utilisation de fourmis comme prédateur des poux. Torture physique, le pou représente aussi une souffrance morale pour le soldat souvent réduit à d'humiliantes séances d'épouillage , comme les mendiants, les prisonniers et autres marginaux avant guerre. il n'est pas difficile d'imaginer les affres d'un soldat infesté de poux quelques jours avant sa permission .



LES POUX

Quand je pense à mes hommes nichés dans les différents trous du secteur de Tilloloy, à trente ans de distance, je nous vois comme des poux dans une tête. Que faisions-nous là ? On mourait d'ennui en proie à la nostalgie de la femme. Est-ce que les poux sont nostalgiques ? Ce sont des égoïstes. Mais que peut-on savoir des poux ? Quand on les regarde à la loupe, comme je vois aujourd'hui mes camarades, chacun de nous dans son trou individuel, chacun semble immobile, épais. Certains sont translucides, avec une croix de fer dans le dos, ce sont les poux allemands ; d'autres laissent voir leur estomac ou leur appareil de digestion, un ténu filigrane, ce sont les vieux briscards, nous les appelions les « engagés volontaires », comme nous, d'autres sont légèrement bleutés et paraissent plus délicats, ce sont les tunisiens, les plus insinuants. Les poux rouges sont les poux de cochon, – il y en avait beaucoup chez nous. Comme une mouche qui se brosse le ventre puis se passe les pattes sur les élytres, parfois un pou se passe une patte sur sa tête chauve, exactement comme Rossi faisait quand il écrivait à sa femme, fourrageant sa longue barbe à poux et se grattant le sommet du crâne qu'il avait nu comme un genou. A quoi pouvait-il bien penser, ce goinfre, notre bon géant, et que pouvait-il écrire à madame Rossi ? Et les autres, tous les autres, que pouvaient-ils bien écrire à longueur de journée, qu'ils allaient bientôt venir en permission ?... On voyait les hommes s'égailler dans les tranchées à la recherche d'un petit coin confortable et s'isoler pour pondre, et se mettre à écrire et à se gratter, à se gratter non pas à cause des poux qui les dévoraient, mais pour attraper une idée ou un mot entre le pouce et l'index. Parfois un homme laissait tout de même tomber son stylo pour se mettre sérieusement a la chasse aux poux. On le voyait alors se déshabiller, inspecter les coutures de son pantalon ou les plis de son ventre et on l'entendait pousser des jurons de colère quand il écrasait une colonie de poux et de larves dans l'ourlet du pantalon et des cris de triomphe quand il réussissait à s'arracher un morpion de la peau du ventre. Il reprenait alors sa lettre en surveillant son linge intime. Qu'est-ce qu'un pauvre bougre pouvait bien écrire à sa femme ou à sa dulcinée dans de pareilles conditions sinon de la poésie ? L'amour aussi est une hantise et vous démange et vous dévore vif comme les poux. Au front, le soldat n'arrive pas à s'en débarrasser. Il lui faut venir à l'arrière, partir en perme pour pouvoir se procurer de l'onguent gris et se soulager. Les hommes écrivaient donc Cela les démangeait A Tilloloy, l'heure du vaguemestre était plus importante que l'heure de la soupe. Que se passait-il ? Même un Rossi arrivait en retard à la soupe, lui, notre glouton. Alors ça, je ne le comprenais pas.

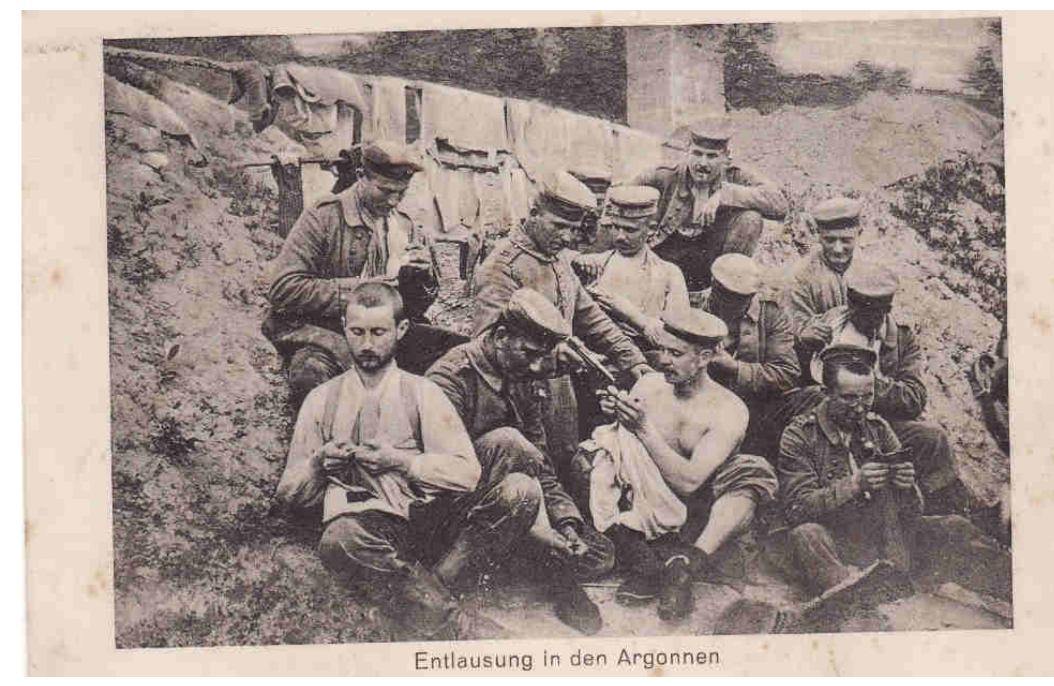
Les poux. (extrait de ***La Main coupée***, œuvre autobiographique de ***Blaise Cendrars.*** En août 1914, un jeune poète suisse qui réside à Paris s'engage comme volontaire dans l'armée française. Bientôt reversé dans la Légion étrangère, Blaise Cendrars (1887-1961) combat sur le front de Somme puis il prend part à la grande offensive de Champagne. Grièvement blessé le 28 septembre 1915, à l'assaut des tranchées allemandes, il est amputé de son bras droit de combattant et d'écrivain. Il sera désormais le manchot des lettres françaises. *La Main coupée* est un monument aux morts de la Grande Guerre, comme ceux sur lesquels on a inscrit, année par année, les noms des disparus, morts identifiés mais morts obscurs, sans gloire. Blaise Cendrars a prélevé dans sa mémoire les bribes de la vie et de la mort de ses compagnons de combat, des hommes ordinaires, tragiques ou cocasses, échappant à toute vision héroïque ou édifiante.



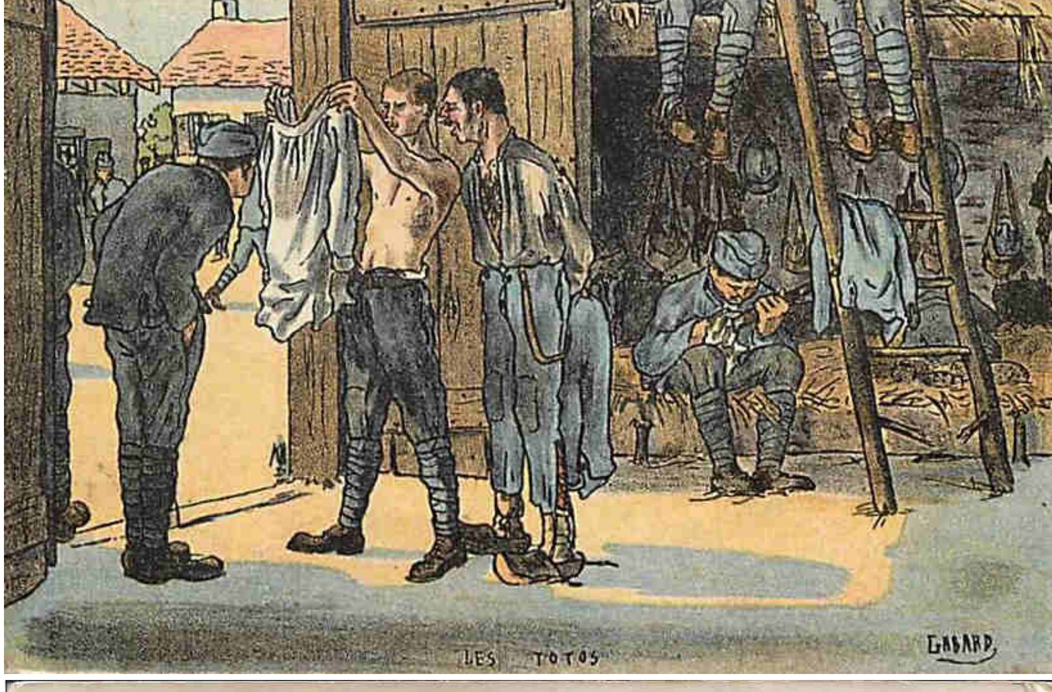


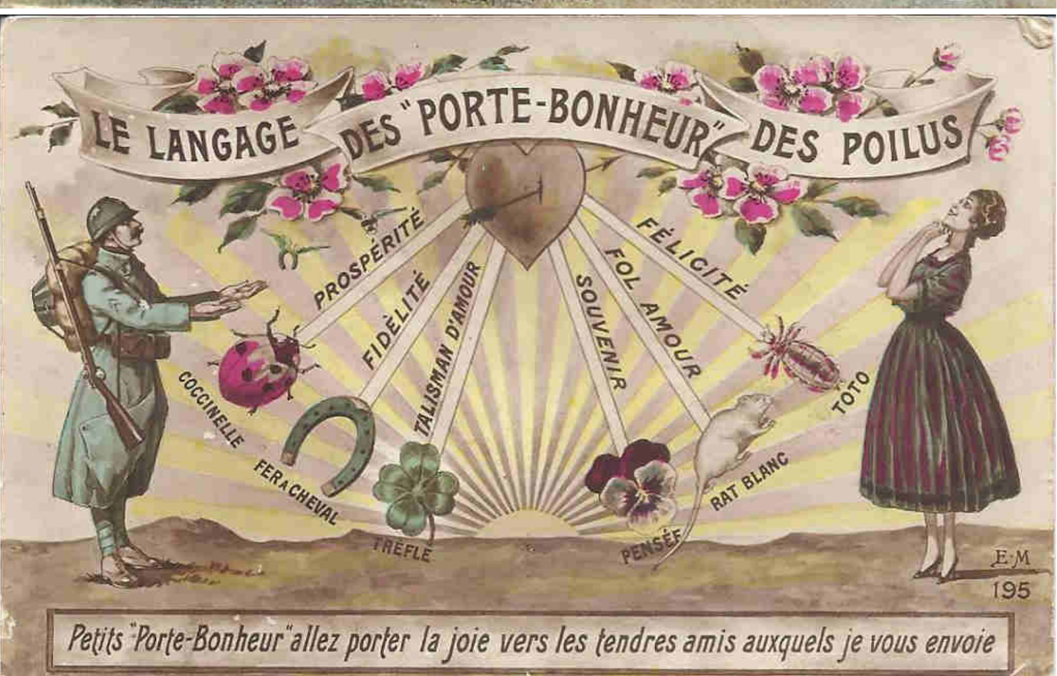


En dehors des batailles, la vie quotidienne des combattants est rythmée par le froid, la faim, la soif, mais aussi par la saleté, les odeurs, les rats et les séances d'épouillage, celles-ci sont nécessaire pour éliminer la vermine qui pullule dans les tranchées.



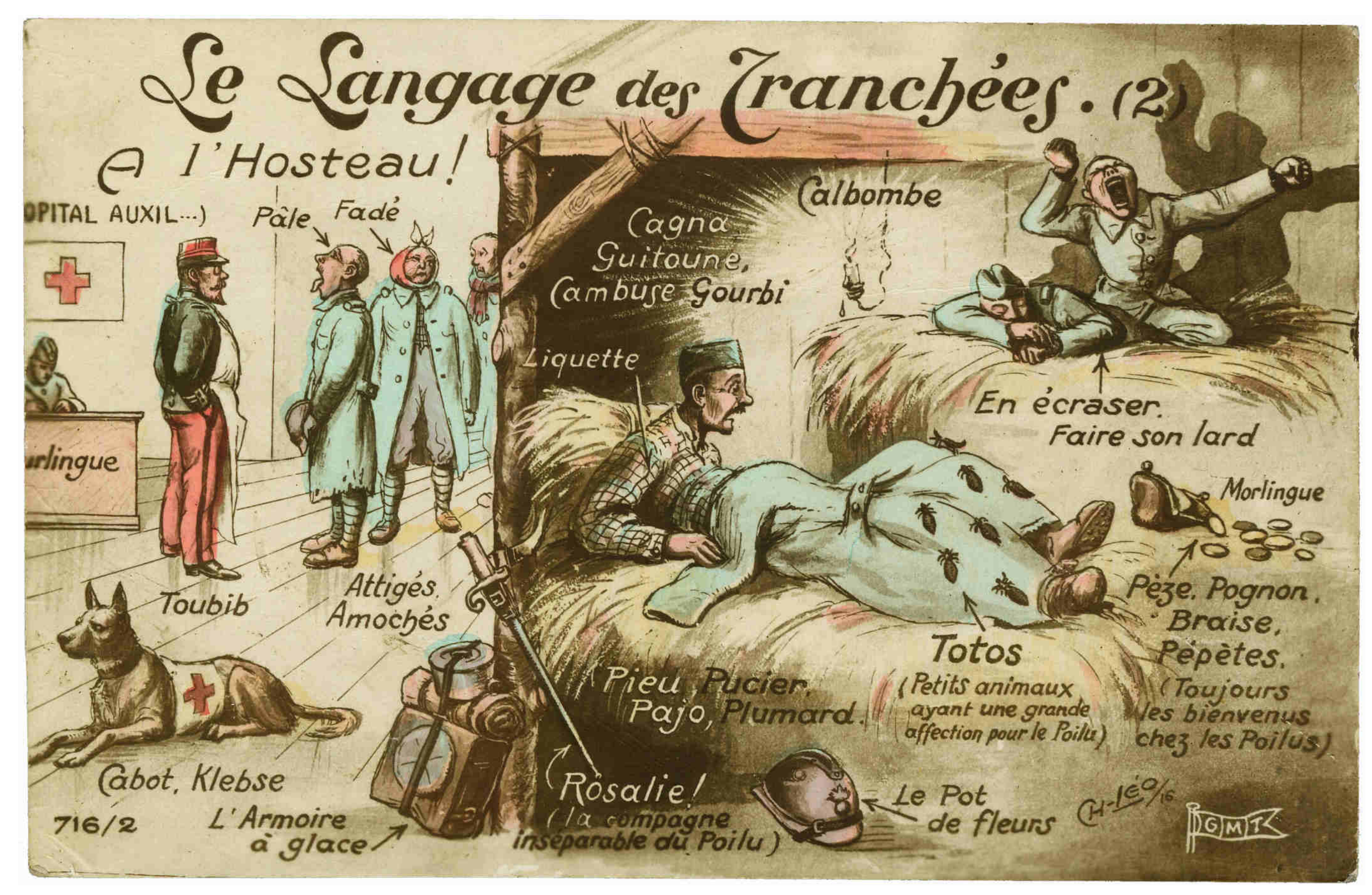








Durant les quatre ans du conflit, les objets de superstition, porte-bonheur, médailles etc... s'échangent beaucoup entre civils et soldats pour combattre le cafard et apporter la chance à leurs possesseurs. Les cartes postales que l'on s'envoie représentent souvent des symboles positifs, porteurs d'espoir: fers à cheval, trèfles à quatre feuilles, chiffres 13... Sur cette carte postale du langage des porte-bonheur des poilus, on y retrouve deux insectes, la coccinelle et le toto mais aussi un animal, le rat blanc.



Les soldats ont amené avec eux dans les tranchées l'argot existant avant la guerre. Au fil des années qui firent la Grande Guerre, de nouveaux mots font leur apparition au sein des troupes: les chaussures deviennent les *godasses,* Le travail devient le *boulot*. Le mensonge est dit *bobard* ou "bourrage de crâne" tandis que le bruit devient le *boucan*. **Mais tout n'est pas neuf**, l'argot des tranchées hérite en partie de celui des casernes et des ouvriers: les patois régionaux. La *gnôle*, pour l'eau de vie par exemple, la *tambouille* pour le ragoût, ou encore **le *toto* pour le pou, attesté dès 1840 en Champagne et en Lorraine.**

Le Cafard et le Bourdon:

Pendant ce conflit interminable, les Poilus furent souvent saisis par un sentiment de mal être et de tristesse. Deux expressions métaphoriques se répandent alors dans les tranchées pour caractériser cet état mélancolique: «avoir le cafard» et «avoir le bourdon». Dans son dictionnaire humoristique l’Argot des poilus, François Déchelette nous explique que : «le cafard des poilus n’a rien de commun avec le cafard domestique. C’est un animal parasitaire bizarre qui se loge dans la tête du soldat. Malgré les nombreuses demandes des ménageries et instituts zoologiques des deux mondes, on n'a jamais pu en capturer de spécimen: on ne connaît cet animal que par ses effets terribles et déconcertants sur le cerveau humain ». Un autre insecte fut utilisé par les soldats pour imager leur spleen: le bourdon. L’expression « avoir le bourdon » serait ainsi apparue en 1915. Elle proviendrait du rapprochement avec l’insecte, en référence à sa couleur sombre et au son lourd et grave qu’il émet lorsqu’il vole.


Au bon Papa et à Madame Louis Mollard.
Très affectueusement.

LE CAFARD

Couché dans la tranchée ou piétinant sur place,
Par la neige ou le vent, la pluie ou le brouillard,
Entrevoyant à peine un coin du ciel blafard,
On se sent envahir par un mal qui vous glace !

C'est l'horrible Cafard, un insecte rapace
Qui vous ronge le cœur, qu'on soit gosse ou briscard !
Abattu, las et triste, on pense à son moutard,
A sa Femme, à sa Mère, au Foyer,... à la Classe !...

Le parasite noir envahit le cerveau,
Bientôt on ne dort plus et l'on devient « dingo ».
On doute, on désespère, on souffre, on en a « marre ».

Mais, Femmes, que faut-il pour chasser loin de nous
Ce Cafard torturant, angoissant et barbare ?.....
Une lettre, un paquet,... un rien,... un mot de vous !...

ANDRÉ SORIAC
Poilu au 277e Régiment d'Infanterie,
Tranchées de Verdun.

No 39 DÉPOSÉ — 4e Série des Cartes-Sonnets illustrées de la Guerre.
Tous droits réservés — Edition Cigalia, 8, rue de Condé - Paris, 6e

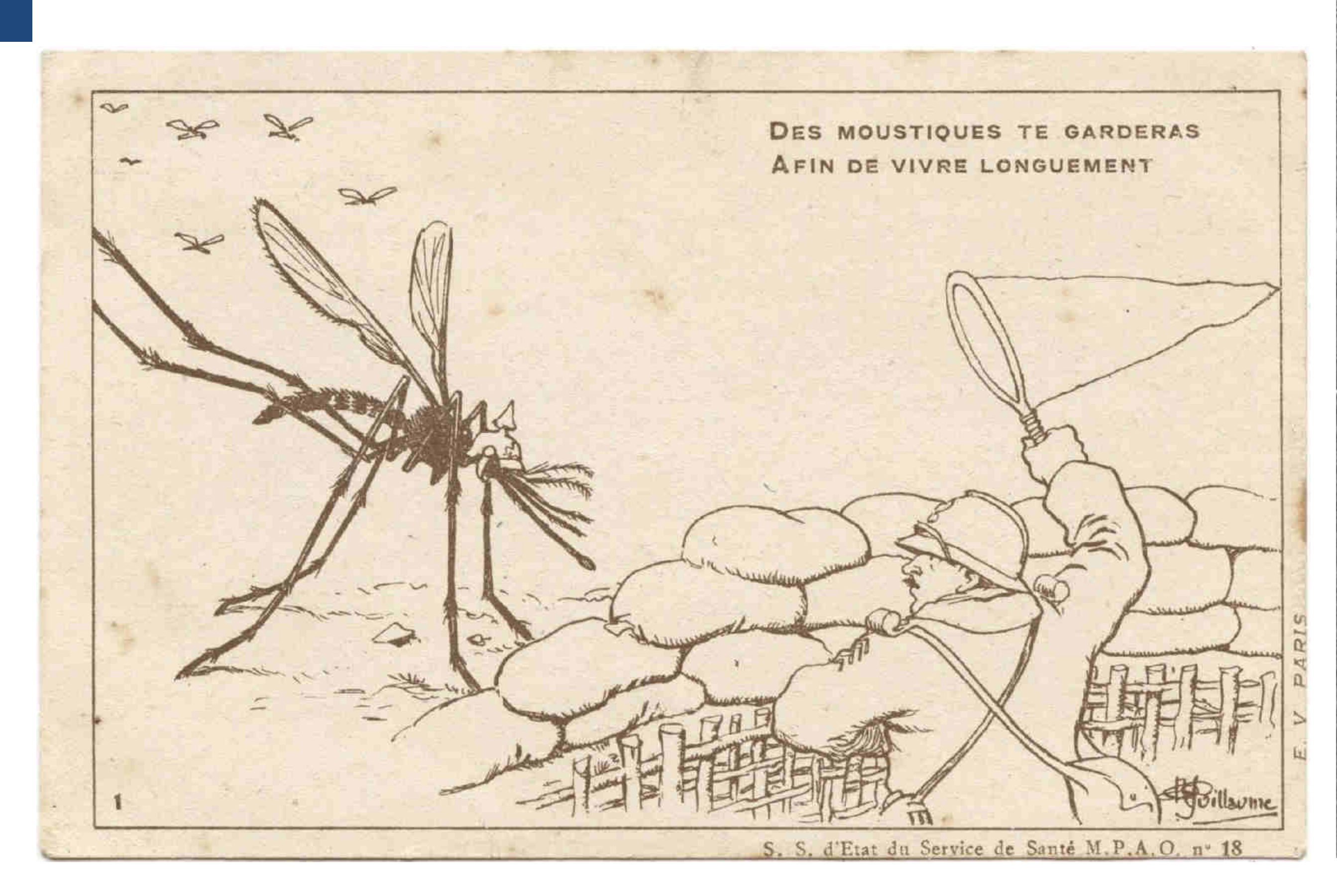


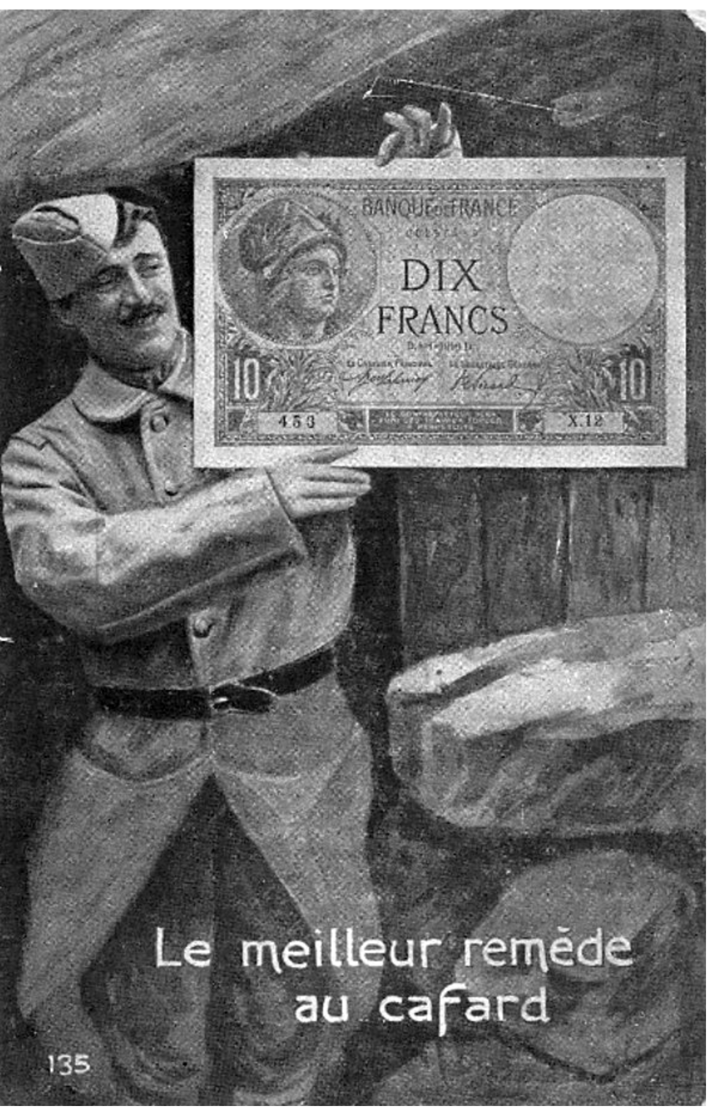


« Tout ceux qui ont passé sur la Somme en 1916 conserveront le souvenir des mouches. Le désordre du champ de bataille, sa richesse en charognes, l'accumulation anormale des animaux, des hommes, des mangeailles gâtées, toutes ces choses déterminèrent, cette année là, une énorme éclosion de mouches. Elles semblaient s'être donné rendez-vous de tous les points du globe pour assister à une exceptionnelle solennité. Il y en avait de toutes les espèces, et le monde humain, livré à ses haines, restait sans défense contre cette odieuse invasion. Pendant tout un été, elles furent les maitresses, les reines, et on ne leur marchanda pas la nourriture. J'ai vu, sur la cote 80, des plaies fourmillantes de larves, ce que l'on avait pu oublier depuis la bataille de la Marne. J'ai vu des mouches se précipiter sur le sang et le pus des blessures et s'en repaître si gloutonnement qu'on pouvait les saisir avec des pinces ou avec les doigts sans qu'elles consentissent à s'enfuir, à quitter leur festin. Elles propageaient toutes sortes d'infections et de gangrènes. L'armée souffrit cruellement par elles, et l'on peut s'étonner que la victoire ne leur soit pas restée, en définitive » **Les mouches - Georges Duhamel - Civilisation.**



Pendant la Première guerre mondiale sont éditées de nombreuses cartes figurant le cafard poilu et les moyens d'y remédier (fumer une pipe, boire de l'alcool, recevoir un message de se femme ou de l'argent) .





Les insectes font partie du quotidien du soldat de la première guerre mondiale. *Chaleur et humidité combinées, mais aussi l'omniprésence des cadavres contribuèrent amplement à la prolifération des insectes, mouches et moustiques ne cessant de tracasser les soldats des deux camps de leur bourdonnement sans fin et de leurs fâcheuses piqûres. Sans oublier les puces et autres parasites, vecteurs de maladies…*



LES RATS.



La Grande Guerre, n'a pas, loin s'en faut, transformé la vision du rat dans l'imaginaire collectif occidental. Par millions, ces mammifères rongeurs ont en effet infesté les multiples espaces du front, représentant pour les soldats des deux camps un concurrent impitoyable en même temps qu'une menace sanitaire. Un numéro de la revue « *je sais tout » désigna même les rats comme "la plaie des tranchées". Le Confinement des premières lignes les rend insupportables à beaucoup, la nuit, lorsqu'ils investissent les abris en toute impunité. Contenus des colis ou des musettes, paille des couchettes, cuirs et effets militaires, rien ne semble rebuter leur féroce appétit. Dans leur quête alimentaire, les rats passent sur les corps endormis, frôlent les visages. La gêne est telle que certains hommes couchent sous des structures recouvertes d'un treillage métallique (les moustiquaires à rats). Plus que la peur d'une épidémie de peste, plus que la diffusion du tétanos, du charbon(forme de septicémie) ou de l'érysipèle (infection de la peau), une image surtout a horrifié les soldats des tranchées: celle des rats dévorant les cadavres du no man's land, en commençant toujours par les parties les plus tendres (lèvres, paupières et yeux) pour se glisser ensuite sous la capote. Toutes ces raisons expliquent l'acharnement avec lequel on chassa les rats de façon artisanale (battues au bâton, au fusil, avec des chiens ratiers) ou plus élaborée (gaz sulfureux, extraits toxiques). une chasse plus aisée à mener dans les cantonnements de l'arrière-front que dans les tranchées des premières lignes, où la principale menace qui pèse sur le rat (et sur l'homme évidemment) reste le bombardement et l'attaque au gaz. En 1916, l'état-major français voulu étendre et systématiser cette dératisation du front en offrant un sou à tout militaire présentant une queue de rat. L'initiative louable se perdit dans les méandres de la paperasserie administrative.*



En argot des poilus, le Gaspard désigne le rat ! Joli nom pour cet adversaire impitoyable. Le rat est le roi du champ de bataille.













Les rats, rongeurs nocturnes en quête de nourriture, grignotent les rations déjà bien maigres des soldats, qu'ils soient français ou bien allemands et les empêchent de dormir. Pour s'en protéger, les combattants des deux camps s'engagent dans une lutte sans merci contre les gaspards en imaginant de nombreux stratagèmes...en vain.





LES SPORTS SUR LE FRONT : LA CHASSE AUX RATS













Nos soldats doivent organiser des battues pour se débarrasser des rongeurs

Dans les villages démolis et jusque dans les tranchées, les rats pullulent. Beaucoup atteignent une forte taille. Pour s'en débarrasser, un commandant, dont l'exemple devrait être suivi, a eu l'idée d'accorder à ses hommes une prime de cinq sous par vingt rats tués. Pour éviter les supercheries, les chasseurs doivent apporter au moins les queues des rats morts. En quelques jours, 2.000 rongeurs ont été massacrés. Nous reproduisons quelques scènes de cette chasse originale et de remarquables " tableaux ".



LE REPAS DU POILU.

Mais les animaux, c'est aussi l'approvisionnement des troupes, comme le bétail réquisitionné ou les volailles. Dans leur "coin popote", les cuistots préparent ainsi essentiellement des plats en sauce et à cuisson longue : sautés de mouton, ragoûts de bœuf, bœuf bourguignon, daubes ou encore bœuf bouilli, ainsi que des soupes. Alors que les combats font rage, les soldats en première ligne n'ont d'ailleurs pas toujours la chance de recevoir leurs rations. *"La faim tiraille les entrailles, nous avons vingt ans, nos corps réclament des aliments. Quelques croûtons de pain moisis apparaissent, qu'on engouffre dans la bouche, malgré le dégoût qui nous étreint la gorge"*, a ainsi décrit le poilu **Marius Malavialle** dans ses mémoires **"Un du Cent-six-trois (163e infanterie) pendant la guerre 1914-1918"**

Quand les poilus mangent du « singe »

Le « singe » ne désigne évidemment pas un animal exotique que l'on aurait trouvé dans les tranchées du nord de la France. Il s'agit d'une expression d'argot, telle qu'on en trouve de nombreuses en 1914-1918, qui désigne le corned-beef d'origine anglo-saxonne. Le corned-beef ne date alors pas d'hier : imaginez que l'expression qui le désigne est déjà attestée au milieu du XVIe siècle ! Il s'agit d'une forme de conservation de la viande de bœuf passée à la saumure ou au sel (le mot corn désigne alors les grains de sel utilisés pour cette opération) avant d'être mise en boîte. Elle peut ainsi être consommée très longtemps après avoir été préparée. La viande utilisée peut provenir de la poitrine de l'animal, mais elle est composée plus généralement de différents morceaux agglomérés dont l'origine est difficile à discerner et qui peuvent donner un aspect peu ragoûtant à l'ensemble. C'est d'ailleurs certainement la raison pour laquelle la dénomination de « singe » a fait son apparition dans les pays francophones : le Dictionnaire du Français non conventionnel de Cellard et Rey situe l'origine de l'expression au XIXe siècle en Côte d'Ivoire. Des soldats français poussés à la famine y auraient été obligés de manger du singe sous forme de morceaux de viande informes comme peuvent l'être ceux que l'on trouve dans les conserves de bœuf salé (manière d'insister ironiquement sur le fait que la viande contenue dans ces boîtes de fabrication industrielle pourrait provenir de n'importe quel animal).



Si le bœuf salé est une invention qui remonte à l'Antiquité, le perfectionnement de la conserve métallique qui le conditionne s'est élaboré tout au long du XIXe siècle, le but étant d'obtenir la meilleure durée de conservation possible : on augmente les conditions de température ou de pression, ou on fait le vide dans les boîtes. Il faut fournir aux différents corps d'armée et de marine du monde entier une nourriture qui restera comestible pendant des années et sera utilisable en cas de carence dans l'approvisionnement normal.

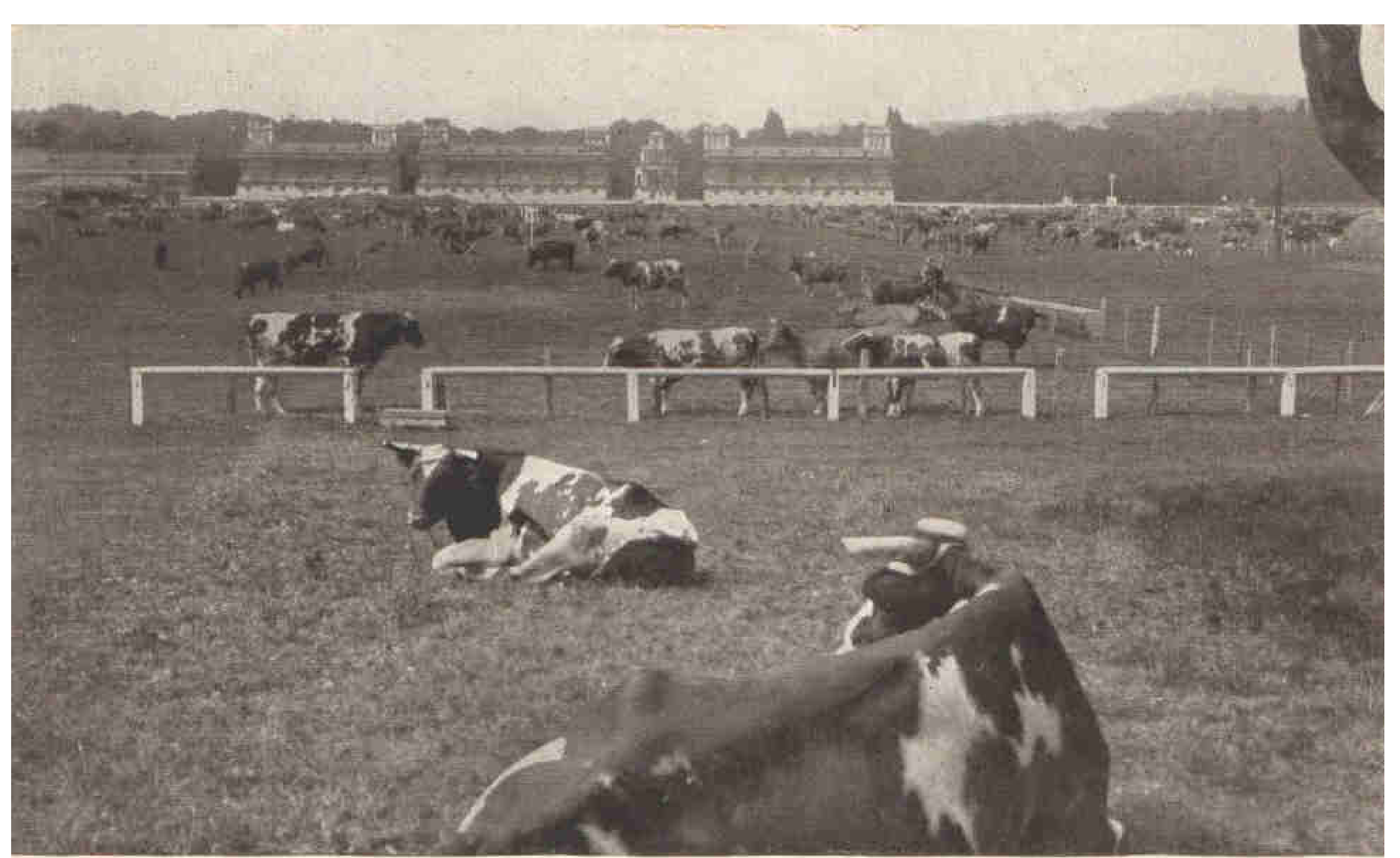
Le « singe » vient ainsi résoudre un problème récurrent dans les campagnes militaires, celui de la fourniture de bétail dans des conditions de guerre et de mouvements de troupes, alors que le fourrage se fait rare et que les bombardements font rage. Le « singe » est assez peu apprécié des soldats, en raison même des procédés utilisés pour le rendre stable à long terme : cuit à la vapeur, placé sous vide, ce bœuf est gélatineux et manque terriblement de goût.



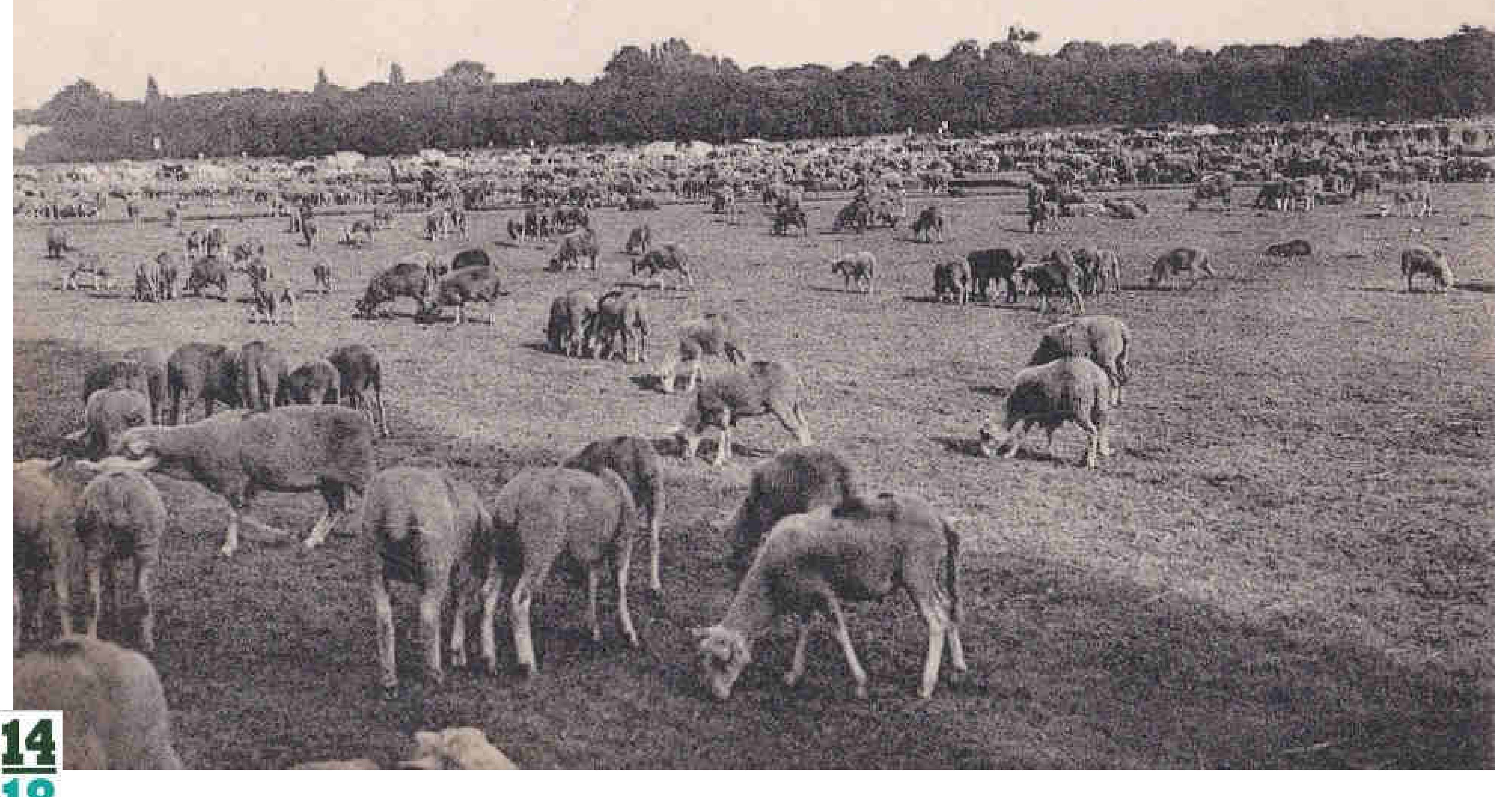
carte postale représentant des soldats français en train de manger durant la Première Guerre mondiale. "Le meilleur repas du poilu, c'était la boîte de singe"

Il est à noter que les soldats ne sont peut-être pas si loin de la vérité avec cette intuition : le remplacement dès la fin du XIXe siècle, au sein de l'armée américaine, du bétail sur pied (qui posait de réels problèmes de transport) par du corned-beef entraîna parmi les troupes de nombreux problèmes de santé, notamment diarrhée et dysenterie, qui eurent des effets dévastateurs. Il semblerait alors que le bœuf ait été traité aux produits chimiques pour résoudre les problèmes dus à une chaîne de réfrigération impossible à maintenir efficacement au long des déplacements des unités. Peu après, l'enquête d'Upton Sinclair, qu'il publie dans La Jungle, dévoile les origines plus que suspectes de la viande qui compose le corned-beef produit dans les usines de Chicago : elle est prélevée sur des bœufs tuberculeux, mais on y trouve également du rat et même des déchets de fabrication, qui sont ajoutés pour augmenter le volume de l'ensemble. L'expression pourrait également prendre son origine dans l'ouvre-boîte de la marque Le Singe, qui faisait partie des paquetages réglementaires des soldats dans les dernières années de la Grande Guerre. (Tiré de ***Histoires Insolites de la grande guerre*** **Julien Arbois**)

L’intendance dans un premier temps débordée, réagit rapidement en mettant en place un service efficace pour fournir la viande des repas. Achetés dans tous les pays, des troupeaux de bœufs, de vaches et de porcs sillonnent les routes de France pour être livrés aux abattoirs militaires centralisés sur Paris. Des dizaines de bouchers travaillent sans répit pour abattre journellement des centaines de bêtes. Les hippodromes de la région parisienne, dont Longchamp et Vincennes, prennent alors l’allure de parcs à bétail et, pour stocker les tonnes de fourrage servant à nourrir ces animaux, on transforme les locaux de la prestigieuse école de Joinville en grenier à foin.



Guerre de 1914 - *Bois de Boulogne - Bétail sur le Terrain de Bagatelle pour l'approvisionnement de Paris*
1914 War — Bois de Boulogne - Cattle for Victualling of Paris



Alors que des millions de bœufs, de porcs, de moutons et de volailles sont acheminés vers le front pour fournir la ration quotidienne de protéines nécessaires à chaque soldat français, les restrictions commencent dès 1914 pour les populations civiles. Les tickets de rationnement sont rapidement mis en place en fonction des catégories (enfant, vieillard, cultivateur...) et des régions. Cette pénurie entraîne une hausse du braconnage : bêtes des bois et des champs finissent dans les assiettes. Poissons, grenouilles, lapins, oiseaux viennent compléter l'ordinaire.









République Française — Préfecture du Finistère

RÉGLEMENTATION
DE LA VENTE
& de la Consommation de la Viande

NOUS, Préfet du Finistère,
Chevalier de la Légion d'Honneur,

Vu, en date du 14 avril 1917, le décret qui réglemente la vente et la consommation de la viande ;
Vu, en date du 14 mai 1917, les instructions ministérielles relatives à l'application de ce décret ;

ARRÊTONS :

I. — Jours sans viande. — Fermeture des boucheries et charcuteries.

Article 1er. — A partir du 20 mai et jusqu'au 15 octobre 1917, est interdite, dans le département, le lundi et le mardi de chaque semaine, la vente ou la mise en vente des viandes fraiches, congelées, salées ou en conserves, énumérées ci-après : bœuf, veau, mouton, chèvre, porc et charcuterie sous toutes ses formes, triperie, volaille, lapin et gibier.

Article 2. — Il est également interdit de faire figurer, les lundi et mardi, ces viandes ou des plats en contenant, dans les établissements ouverts au public (hôtels, pensions, restaurants, buffets, wagons-restaurants, auberges, cafés, cafés-brasseries, cafés-restaurants, cercles, crèmeries, coopératives de consommation, cantines, buvettes, bars, etc.)

Article 3. — Est permise tous les jours de la semaine, mais seulement dans les boucheries spéciales, la vente de la viande de cheval, d'âne ou de mulet. Toutefois la consommation de cette viande n'est pas autorisée, pendant les deux jours d'interdiction, dans les établissements visés à l'article 2.

Article 4. — Dans les communes où il existe des foires ou marchés importants, dont la tenue coïncide avec les deux jours d'interdiction ci-dessus prescrits, ces jours d'interdiction pourront, sur la demande du Maire, être déplacés par un arrêté préfectoral spécial ; les deux jours de remplacement envisagés, devront être consécutifs.

Article 5. — Les boucheries, triperies et charcuteries seront fermées les jours d'interdiction de vente de la viande, ainsi que les pavillons et places où la viande est débitée dans les halles et les marchés.

Seront également fermés, ces mêmes jours, les rayons de tous les magasins où il est vendu des viandes et des conserves de viande.

Les présentes dispositions ne s'appliquent pas aux boucheries qui vendent exclusivement de la viande de cheval, d'âne ou de mulet.

II. — Bouchers et charcutiers ambulants.

Article 6. — Les bouchers et charcutiers ambulants qui débitent leurs marchandises dans les foires et marchés devront cesser leur vente, deux jours consécutifs par semaine.

Ces commerçants auront à indiquer au Préfet, les foires et marchés qu'ils désirent fréquenter, et il leur sera donné les autorisations nécessaires.

D'autre part, les bouchers et charcutiers qui ont l'habitude de livrer la viande à domicile, dans les communes autres que celle où se trouve le siège de leur commerce, ne pourront effectuer ces opérations, les jours où la vente est interdite dans leur propre commune.

III. — Dispositions spéciales aux malades, aux hôpitaux et aux corps de troupe.

Article 7. — Dans chaque commune, le Préfet ou le Sous-Préfet pourra désigner à tour de rôle, suivant l'importance de la population, une ou plusieurs boucheries pour fournir, les lundi et mardi, la viande prescrite aux malades.

Ces établissements ne pourront rester ouverts que de huit heures à neuf heures dans les communes de moins de 5.000 habitants, de huit heures à dix heures dans les autres communes du département, sauf à Brest, où ils pourront rester ouverts de huit heures à douze heures.

La vente de la viande fraîche pour les malades ne pourra être effectuée que sur l'autorisation spéciale du Commissaire de police ou du Maire.

Cette autorisation ne sera valable que pour la semaine. Elle mentionnera la quantité exacte à délivrer, qui, en aucun cas, ne pourra dépasser 350 grammes par tête et par jour. Le certificat médical présenté doit être légalisé. Il indiquera les nom, prénoms et domicile du malade, et la quantité de viande qui lui est nécessaire pour les deux jours de restriction. Ce certificat devra être laissé entre les mains du boucher qui devra le produire à toute réquisition des autorités compétentes.

Article 8. — Un règlement spécial pourra être autorisé par le Préfet ou les Sous-Préfets, pour les hôpitaux ou autres établissements d'assistance, sur la demande du président de la Commission administrative ou du directeur de l'établissement, après avis motivé du médecin en chef.

Il en sera de même pour les établissements dépendant du service de santé militaire.

Article 9. — Les chefs de ces établissements, ainsi que les familles intéressées, auront à faire connaitre exactement leurs besoins, à l'avance, aux bouchers qui seront chargés d'assurer les fournitures de viande visées aux articles 7 et 8.

Article 10. — Suivant les instructions qui ont été données par le Ministre de la Guerre, le Commandant d'armes, dans chaque place, fera connaitre au Maire, le nom de ses fournisseurs en viande, ainsi que l'importance approximative des quantités à livrer par chacun d'eux. Dans le cas où les corps de troupe sont approvisionnés par des bouchers adjudicataires, ceux-ci continueront à livrer, en exécution de leur marché. A défaut de marché, il appartiendra au Maire de désigner à tour de rôle, le boucher qui sera chargé d'assurer les fournitures aux corps de troupe.

Les abatages correspondant à ces fournitures seront réglés par le Préfet, d'accord avec les municipalités intéressées.

IV. — Fermeture des abattoirs et tueries. — Abatages exceptionnels. — Expédition de viandes.

Article 11. — Les abattoirs et tueries publics ou particuliers seront à dater du 20 mai et jusqu'au 15 octobre 1917, fermés chaque semaine, du samedi vingt-trois heures au mardi six heures.

Article 12. — Toutefois, pour les animaux qui devront être abattus d'urgence, soit par suite d'accidents, soit par suite de maladie, des autorisations exceptionnelles seront données par les Vétérinaires ou, à défaut, par le Maire, et les viandes provenant de ces abatages, lorsqu'elles seront déclarées bonnes pour l'alimentation, par le service sanitaire, pourront être employées aux consommations permises même les jours d'interdiction. Les quantités de ces viandes qui ne pourront être consommées, pourront être utilisées immédiatement, pour la fabrication des produits de charcuterie et de conserve.

Les mêmes dispositions sont applicables, pour les animaux tués accidentellement ou qui, ayant souffert du transport, doivent être abattus dès leur arrivée.

Article 13. — A dater du 20 mai et jusqu'au 15 octobre 1917, l'expédition des viandes abattues, par grande et par petite vitesse ainsi que par colis postaux, est interdite à partir du samedi vingt-trois heures si la gare de départ est à moins de 100 kilomètres du lieu de destination, et du samedi douze heures si la gare de départ est à plus de 100 kilomètres de ce lieu.

L'expédition des viandes abattues pourra reprendre le mardi à partir de treize heures lorsque la distance est inférieure à 100 kilomètres et à partir de neuf heures lorsque la distance sera supérieure à 100 kilomètres.

Des dérogations à ces règles pourront, sur la proposition des commissions de réseaux, être accordées par le Ministre du Ravitaillement général, suivant les horaires des divers réseaux de chemins de fer.

Article 14. — Il est rappelé que toutes les tueries privées, classées ou non, sont, comme les abattoirs publics, soumises au Contrôle du service sanitaire, et qu'en conséquence, quiconque veut faire sacrifier un animal en vue de la consommation, doit, au préalable, en faire la déclaration à la Mairie, afin qu'aucune viande ne soit soustraite à la visite sanitaire.

Article 15. — Toute condamnation pour infraction au présent arrêté entrainera, en cas de récidive, la fermeture de l'établissement pour une semaine, sans préjudice de l'exercice du droit de réquisition sur toutes les quantités en magasin.

Article 16. — MM. les Sous-Préfets, les Maires, le Commandant de gendarmerie, les Commissaires de police, le Vétérinaire départemental et les Vétérinaires sanitaires, ainsi que tous les agents de la force publique, sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Quimper, le 19 mai 1917.

Pour le Préfet,
Le Secrétaire général délégué,
E. SASSIER.

Quimper, impr. E. MÉNEZ, 17, rue du Frout.

Décret du 27 juin 1918 de la préfecture du Finistère relatif à l'utilisation de la carte d'alimentation

LES PIGEONS.

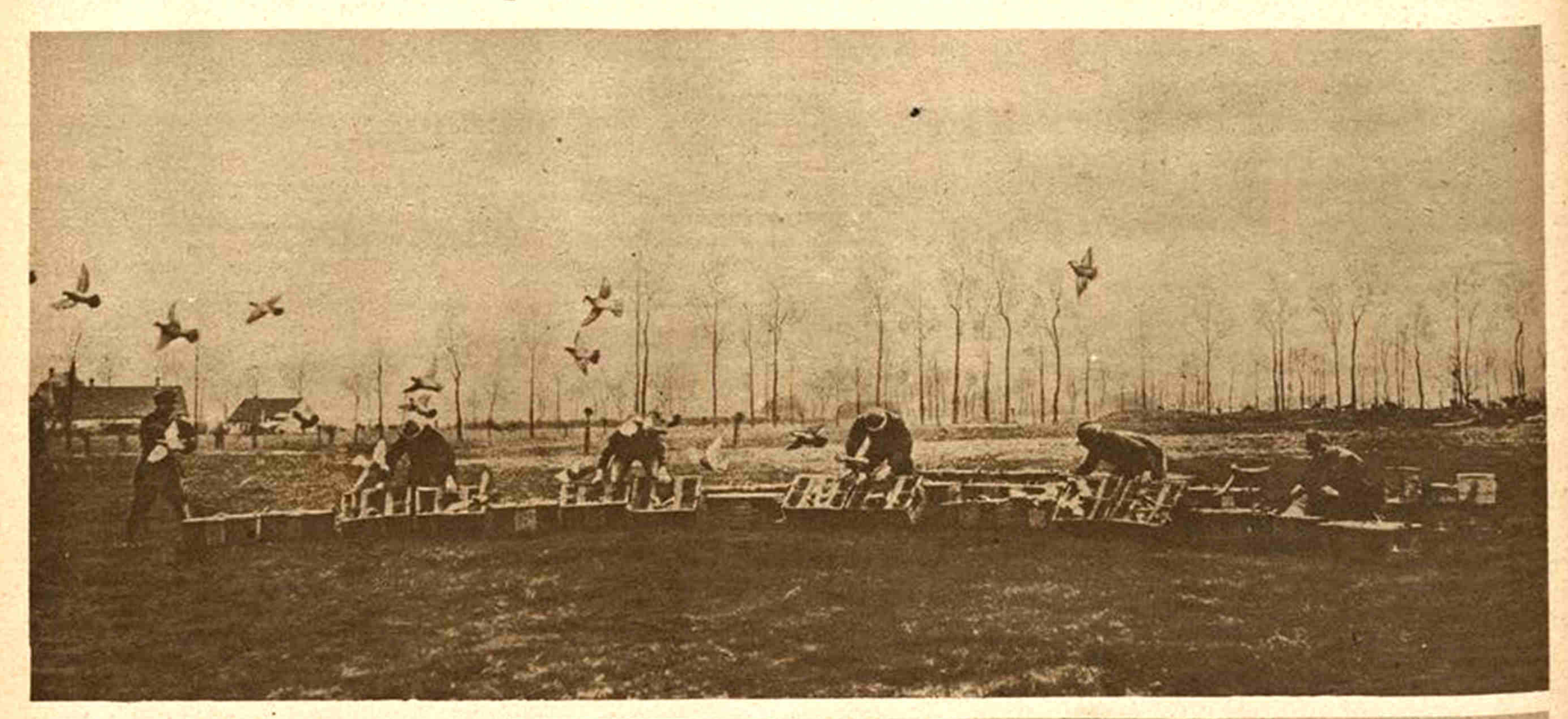
Si les pigeons voyageurs ne sont que très peu utilisés au tout début de la Grande Guerre (les colombophiles militaires sont alors rares), ils investissent peu à peu les zones de front à partir de 1915 avec l'aide de centaines de colombophiles civils qui les déploient depuis Paris vers les différentes zones de guerre. Pour joindre plus facilement les lignes de front, l'armée fait construire des colombiers mobiles, d'abord au nombre de trois en 1915 (montés sur des bus à impériale), puis installés sur des remorques ou montés sur des camions. On compte plus d'une quinzaine de camions pigeonniers en 1916, qui suivent de près les zones de combat.



Véritables espions à plumes, les pigeons finissent par être indifférents aux bruits des batailles mais ne sont pas moins victimes des sections de tireurs d'élite des armées ennemies. *« Les bœufs et les chiens, mis à contribution, tirent également munitions, ravitaillement et charrettes sanitaires... Quant aux pigeons-voyageurs, ils jouent un rôle déterminant dans la transmission ; bien des soldats leur doivent la vie ! L'importance stratégique des animaux-soldats explique l'attention dont ils sont l'objet»* **Extrait de presse, Le Miroir. 27 mai 1917.**

Certains de ces pigeons voyageurs sont utilisés comme espions et envoyés derrière les lignes allemandes, un petit appareil photo à déclenchement automatique harnaché sur la poitrine pour prendre des clichés au-dessus des positions ennemies. Mais la plupart sont utilisés comme messagers. Les pigeons deviennent de véritables agents de liaison stratégique et viennent suppléer les lignes téléphoniques tombées en panne ou détruites par les bombardements en se faufilant entre la fumée, les gaz et les bombardements pour porter des communications essentielles.

ON UTILISE TOUJOURS LES PIGEONS DANS L'ARMÉE



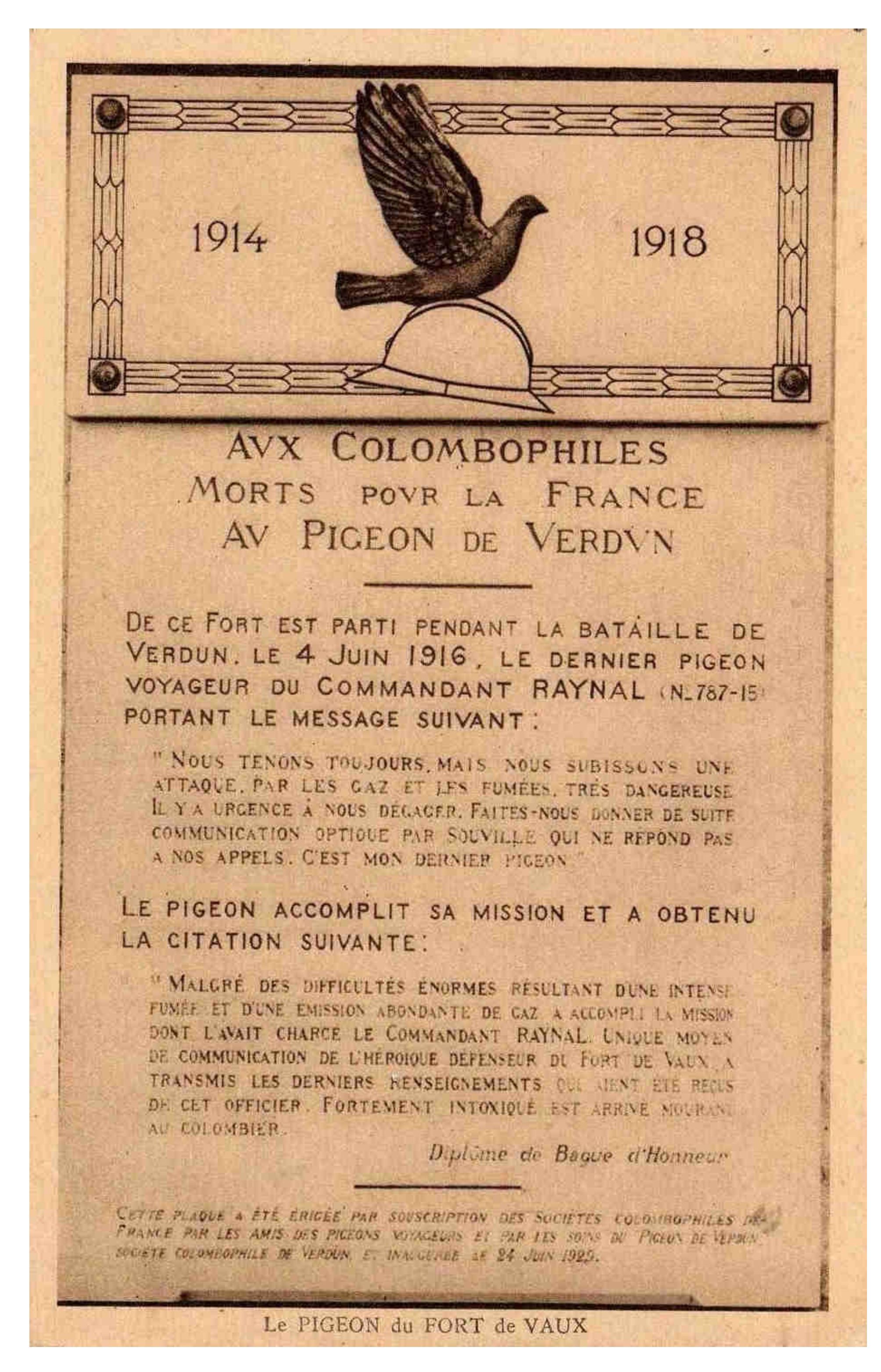


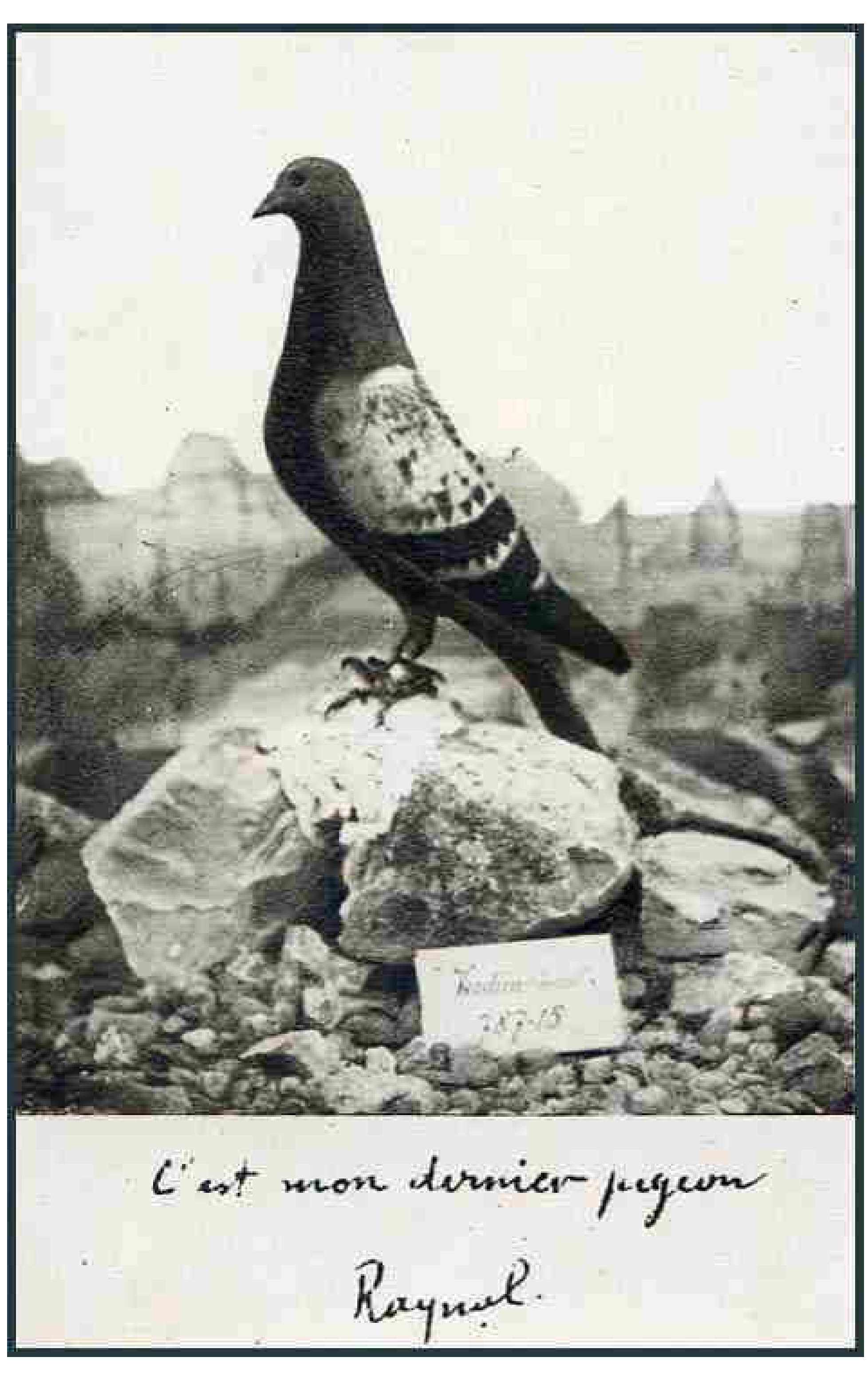
Un lâcher de pigeons près du front. - Le transport des pigeons

Lorsqu'il fut acquis que les avions pourraient rendre d'immenses services en temps de guerre, soit comme bombardiers, soit comme porteurs de dépêches, on s'imagina que les pigeons des colombiers militaires cesseraient d'être les fidèles coursiers des états-majors. C'était une grave erreur. Dans la guerre actuelle, comme en 1870, les pigeons ont rendu de grands services et, en France, ainsi que dans tous les pays alliés, on s'est empressé de repeupler sérieusement les colombiers militaires.



L’un de ces pigeons voyageurs, appelé le « Vaillant », matricule 787-15, s’illustre lors de l’épisode du fort de Vaux, en pleine bataille de Verdun. En juin 1916, les hommes du commandant Raynal, qui tiennent le fort, sont encerclés par les Allemands. Le commandant envoie plusieurs pigeons pour délivrer des informations sur la situation, mais rien ne change. Le Vaillant est son dernier espoir, comme il l’indique dans son message : « Nous tenons toujours, mais nous subissons une attaque par les gaz et les fumées très dangereuses. Il y a urgence à nous dégager. Faites-nous donner de suite toute communication optique par Souville, qui ne répond pas à nos appels. C’est mon dernier pigeon. Raynal. » Les fumées qui entourent le fort repoussent cependant le pigeon vers le poste de commandement. — Mais il faut qu’il parte ! lance Raynal. La deuxième tentative est la bonne. Le Vaillant est dans les airs et arrive à bon port, comme l’indique sa citation à l’ordre de la Nation : « Malgré les difficultés énormes résultant d’une intense fumée et d’une émission abondante de gaz, a accompli la mission dont l’avait chargé le commandant Raynal, unique moyen de communication de l’héroïque défenseur du fort de Vaux, a transmis les derniers renseignements qui aient été reçus de cet officier fortement intoxiqué, est arrivé mourant au colombier. »





Le Vaillant reçoit quelques mois plus tard la bague de la Légion d’honneur, et une plaque en l’honneur du « Pigeon de Verdun » est érigée sur le fort en 1929.



Le plus célèbre pigeon de la guerre est anglais, et il sert les troupes américaines. Il s'agit de Cher Ami, matricule 675, qui arrive sur le front en 1918. En juillet, les 675 hommes du bataillon américain de la 77e division du colonel Whittlesey se retrouvent pris au piège dans la forêt de l'Argonne. Bloqués sous le tir allemand, ils tentent de résister, mais les munitions viennent à manquer. Des hommes se portent volontaires pour transmettre des communications, mais ils se font tous tuer les uns après les autres. Bientôt, les tirs alliés pleuvent sur leur position, personne ne sait qu'ils sont en dessous.



Le lost battalion envoie alors ses pigeons en dernier recours. Le premier, porteur du message « Beaucoup de blessés. Nous ne pouvons évacuer », est abattu par les soldats allemands. « Les hommes souffrent. Pouvons-nous avoir un support ? » doit délivrer le deuxième pigeon, mais il subit le même sort. Le dernier oiseau, Cher Ami, est chargé de porter, attaché à sa patte gauche, le dernier message : « Nous sommes le long de la route parallèle au 270-4. Notre propre artillerie fait tir de barrage sur nous. Pour l'amour du ciel, arrêtez ! » Il est touché dès son envol, et tombe au sol devant des Américains désespérés. Mais il reprend son vol et effectue les 40 km qui le séparent du QG de la division en 25 minutes. Il arrive blessé à la poitrine, à l'œil et à la patte… droite, qui ne tient plus que sur un tendon. Le message est communiqué : grâce à lui, les 167 survivants sont sauvés. Après avoir été décoré de la croix de guerre américaine, Cher Ami est ramené aux États-Unis par le général John Pershing en personne. Il meurt en 1919 des suites de ses blessures. Naturalisé, il est aujourd'hui conservé à la Smithsonian Institution, aux côtés de Stubby, un autre héros de la Grande Guerre .





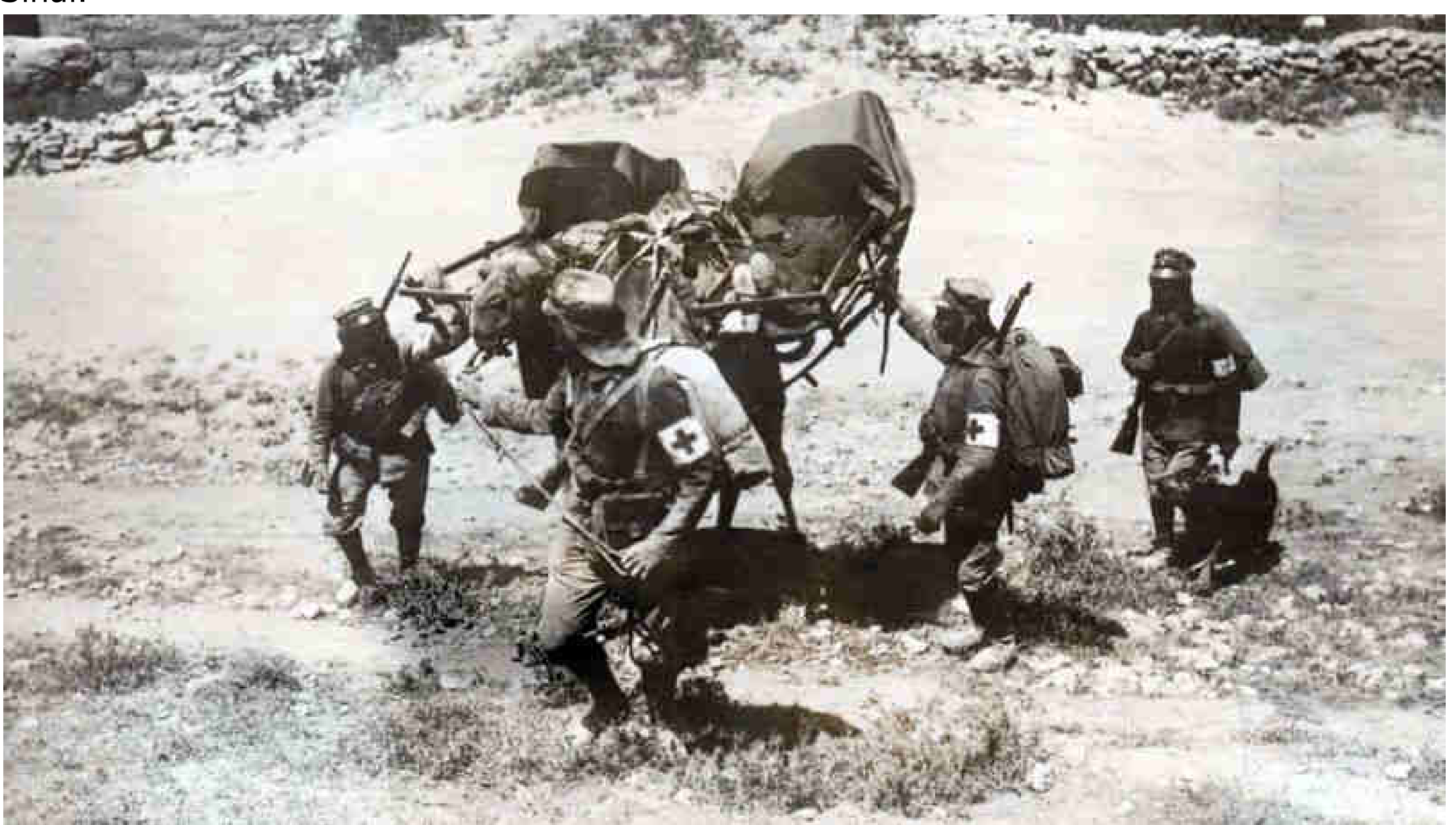


Trente mille pigeons voyageurs ont été utilisés par la France pendant la Première Guerre mondiale. À Lille, un monument rend hommage aux colombophiles et aux 20 000 pigeons tués pendant le conflit. (Tiré de ***Histoires Insolites de la grande guerre*** **Julien Arbois**)

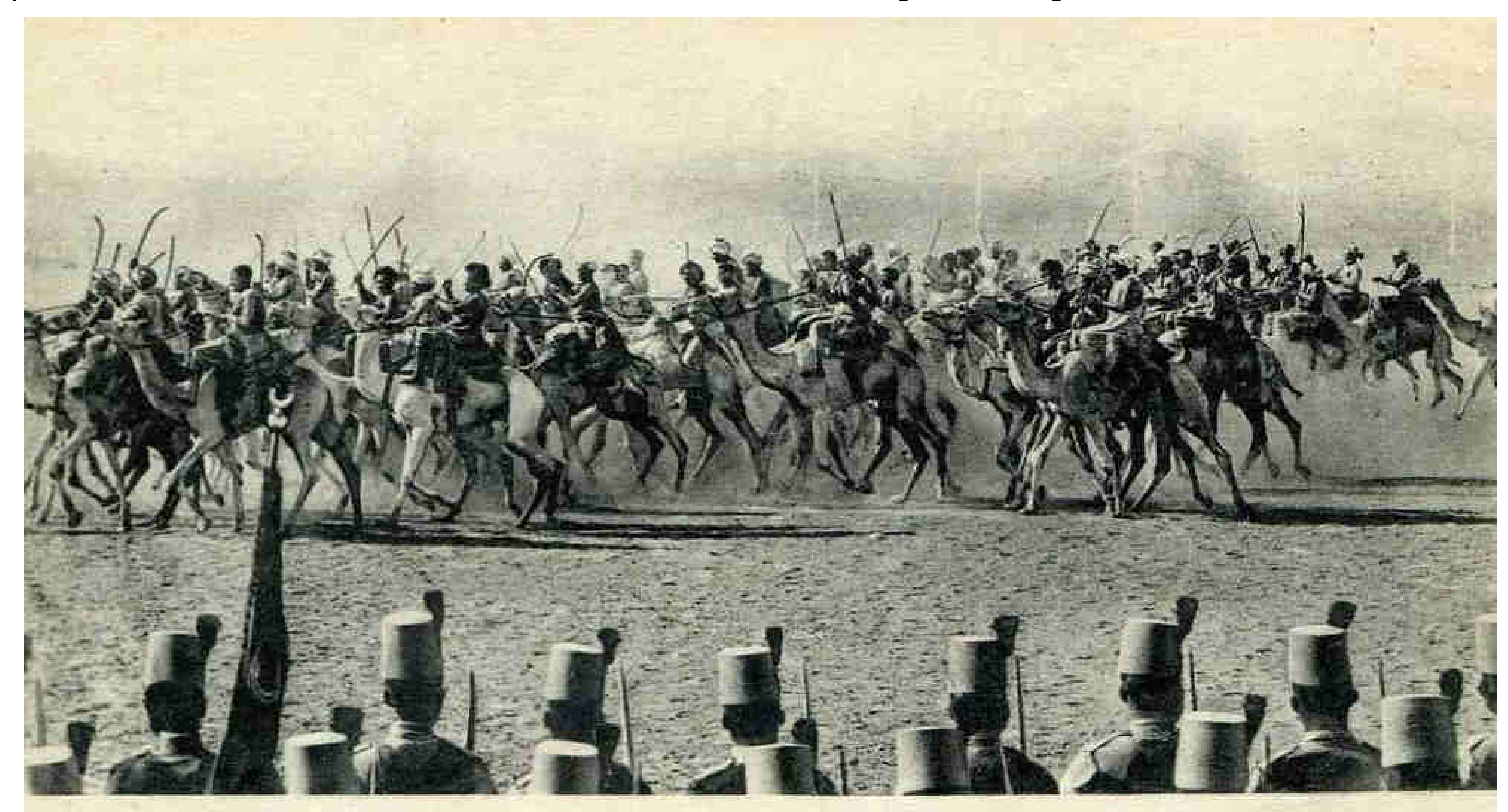
14 18

ANIMAUX EXOTIQUES

Dans les empires coloniaux, nous retrouvons des animaux un brin plus exotiques. Comme ces soldats allemands qui convoient des blessés à dos de chameau lors de la campagne du Sinaï.



Les camélidés: Anglais, Français et Allemands utiliseront les dromadaires en zone désertique comme monture ou animal de trait. Le fameux Impérial Camel Corps anglais comptera 1200 dromadaires dont plus de 15 % mourront au service de l'armée anglaise. Les chameaux quand à eux seront utilisés pour les convois, ces animaux étant capable de couvrir d'une traite 40 kilomètres avec 200 kg de charge.



1914... Armée Egyptienne - Cavalerie montée sur Chameaux | 1914... Egyptian Army - Cavalry mounted on Camels

23me Série



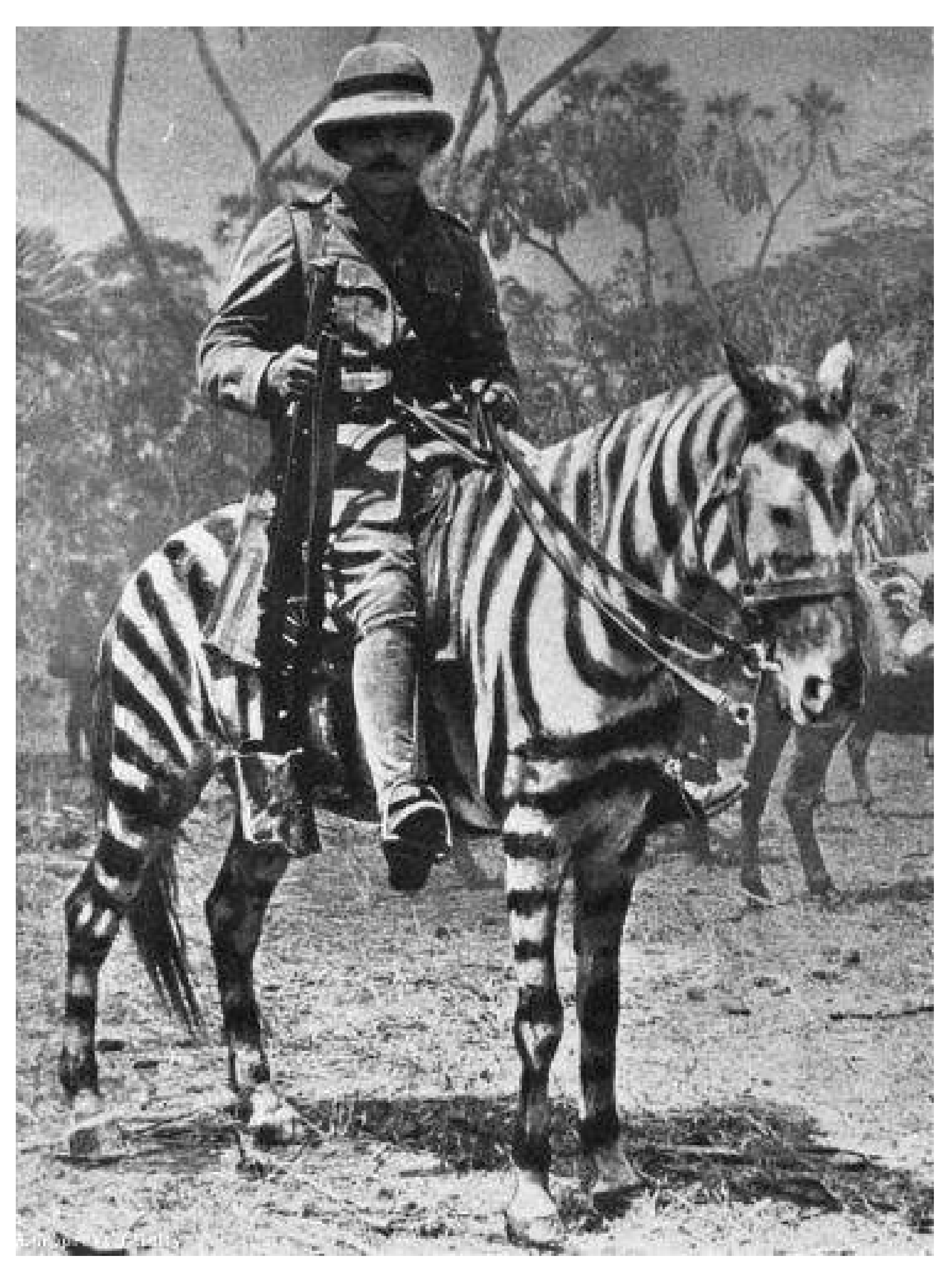
UN VIEUX BRISCARD

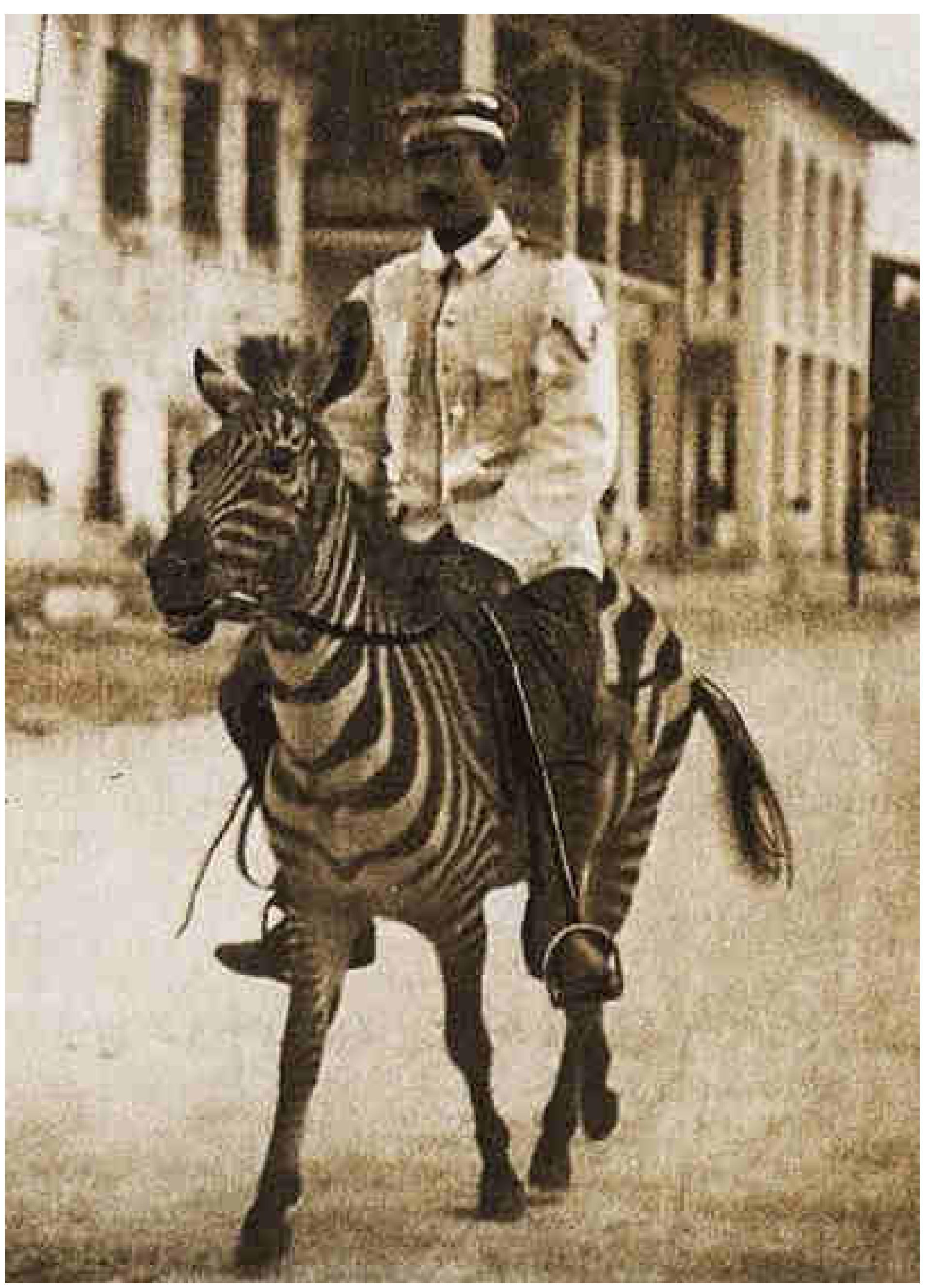
Pas possible!... il a fait
la guerre de cent ans!..

ZÈBRE

257

Les soldats postés en Afrique de l'Est camouflaient parfois leur monture en zèbre. Ils étaient ainsi protégés des vols, le zèbre ayant la réputation d'être indomptable.







Dans un conflit de tous les gigantismes, il parut évident au colonel allemand Von Mehring (au centre, avec la cravache) de confier des travaux de force et de déblaiement à l'éléphant Jenny, dépêché à Avesnes par Walter Matthias, homme de cirque mobilisé dans la Kriegsmarine. Jenny sortira indemne du conflit et mourra de sa belle mort en 1930.

GUERRE 1914-15-16-17 — L'Éléphant Laboureur

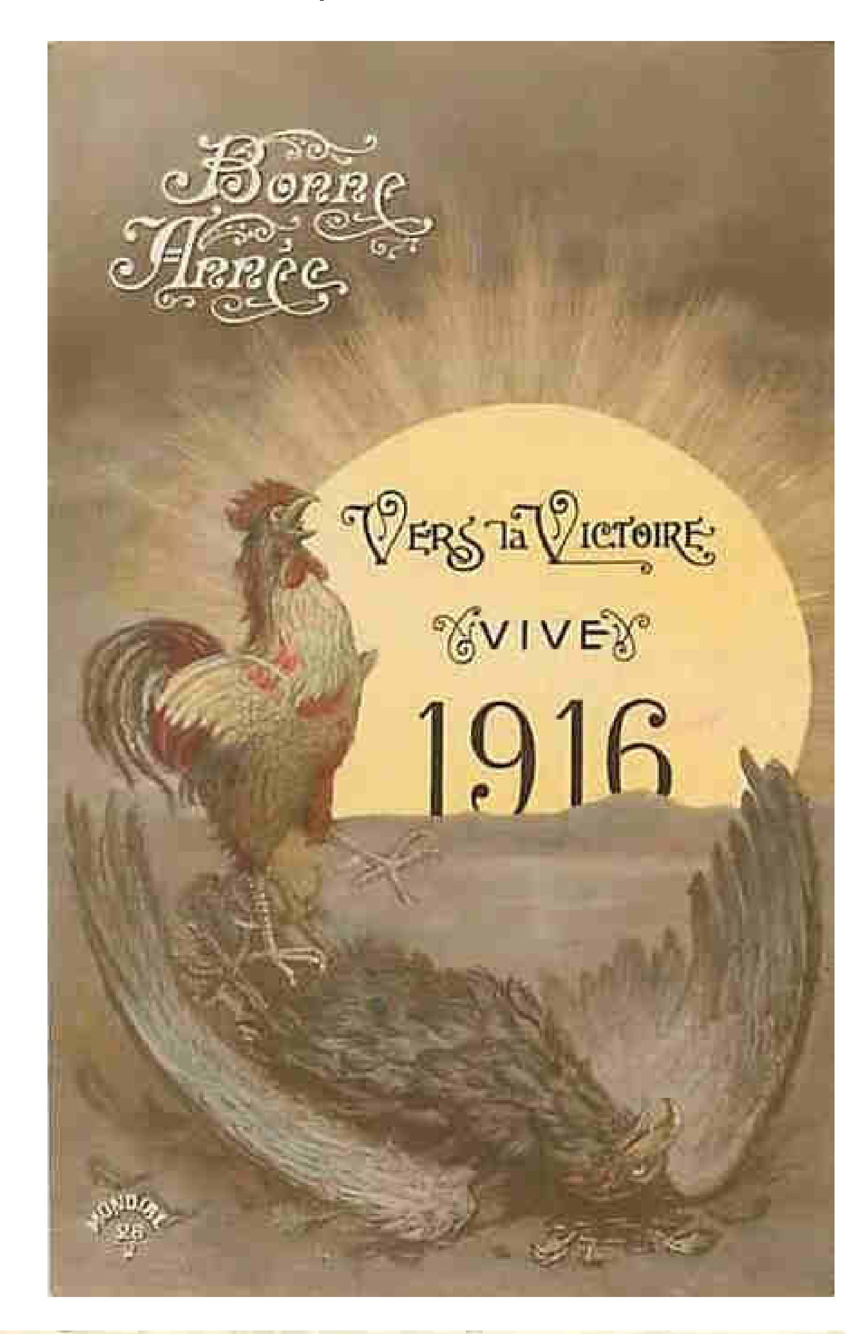
Pendant que les éléphants de la ménagerie allemande Hagenbeck transportent du matériel de guerre, ceux du cirque Pinder se rendent plus utiles en labourant les terrains des Paysans du Tarn-et-Garonne (Vue prise à Lavilledieu).

À l'arrière, cette fois-ci dans le camp de l'Entente, dans le Tarn-et-Garonne, à Lavilledieu, un autre pachyderme appartenant au cirque Pinder a été réquisitionné pour pallier un manque criant de chevaux.

L'ANIMAL: UN SYMBOLE PATRIOTIQUE

Le Coq français, le Lion britannique et belge, l'Ours russe, l'Aigle allemand mais aussi américain, hongrois, polonais, russe, tous ces fiers représentant du règne animal figurent au rang des symboles patriotiques. En s'identifiant à un animal, chaque pays cherche à créer un lien identitaire et renforcer ainsi l'amour à la patrie.













Coq Gaulois et Aigle Allemand

La Bataille

" La C. P. A. Nouvelle "

Ch. Renaud 1914

Coq Gaulois et
Aigle Allemand.
Après la Bataille
Chant de Victoire
L'Aigle Allemand ne nuira plus
" La C. P. A. Nouvelle "
Ch. Renaud
1914

En déshumanisant l'ennemi, les caricatures animales se révèlent être un véritable instrument de propagande : elles encouragent la culture de la haine et justifient la guerre en s'efforçant de mobiliser la nation. Ainsi la propagande française représente l'Allemand en un gorille assoiffé de sang, insistant sur son aspect sauvage et barbare. Les différentes représentations de l'allemand sur les cartes satirique conduisent également à le travestir en cochon. Sont pris pour cible les dirigeants, à commencer par Guillaume II comme on peut le voir sur les cartes ci-dessous, mais aussi les soldats allemands; représenter les allemands sous les traits d'un cochon, c'est dénoncer leur bestialité, leur voracité.

